

André-François Boureau-Deslandes
(1690-1757)

(1755)

Réflexions sur les grands Hommes qui sont morts en plaisantant

Un document produit en version numérique par un bénévole
désireux de conserver l'anonymat
Courriel : phosphile@gmail.com

Dans le cadre de : "Les classiques des sciences sociales"
Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Site web : <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web : <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Cette édition électronique a été réalisée par un bénévole désireux de conserver l'anonymat, phosphile@gmail.com, à partir de :

Andé-François Boureau-Deslandes (1690-1757).

Réflexions sur les grands Hommes qui sont morts en plaisantant

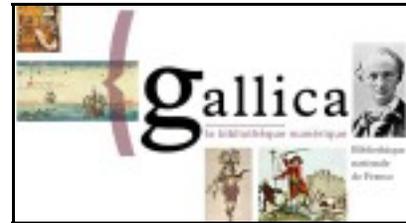
Type : texte imprimé, monographie

Auteur(s) : Boureau-Deslandes, André-François (1690-1757)

Titre(s) : Réflexions sur les grands hommes qui sont morts en plaisantant [Texte imprimé] : avec des poésies diverses par M. D*** (A.-F. Boureau-Deslandes)

Publication : Rochefort : J. Lenoir, 1755

Description matérielle : XXIV-202 p. ; in-12. Une édition numérique réalisée par un bénévole, professeur d'université à la retraite, qui demande à conserver l'anonymat [[Anonyme 1](#)].



Notice à la BNF : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k62985c.notice>

Texte à la BNF : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k62985c>

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte : Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 14 juillet 2007.

**RÉFLEXIONS
SUR
LES GRANDS HOMMES
QUI SONT MORTS EN
PLAISANTANT**

AVEC DES
POÉSIES DIVERSES.

Par M. Deslandes

À ROCHEFORT

Chez Jaques le Noir.

MDCCLV.

Préface

[Retour à la table des chapitres](#)

Il est difficile de déterminer au juste le goût qui règne aujourd'hui dans le monde. Quelque bizarre qu'il soit, un Auteur est obligé de s'y conformer, quand il veut plaire au Public. On est déjà las des Livres écrits dans le style de Monsieur de la Rochechouart, ou de Monsieur de la Bruyère ; je veux dire, de ceux qui ne contiennent que des maximes détachées ou des réflexions morales. Les Ouvrages de galanterie, & en général toutes les Histoires qui ont l'air de Roman, n'ont plus de cours ; on commence à préférer la Vérité aux vraisemblances les plus flatteuses & les plus agréables.

Je sais que l'étude de la Philosophie est maintenant fort à la mode. Tous ceux qui combattent nos préjugés, ou qui éclaircissent une matière abstraite, sont bien reçus, du moins par les Lecteurs intelligents. Les plus beaux efforts de l'esprit humain sont ceux qui tendent à perfectionner notre Raison. Pour moi, je me suis senti trop faible à la vue d'un travail si considérable, & j'ai tâché de mériter par une autre voie l'approbation du Monde savant. On ne dédaigne pas aujourd'hui un heureux mélange d'érudition & de critique, pourvu que ce mélange soit également éloigné de l'aridité des Compilateurs, & de l'affectation du Pédantisme. Voilà le milieu que j'ai cru devoir tenir, pour donner à cet Ouvrage un air d'élégance & de vivacité.

On trouvera ici des endroits qui paraîtront peut-être chargés d'un trop grand nombre de citations : j'avoue que c'est un mal, mais un mal inévitable mérite d'être excusé. La nature du sujet a voulu que je me servisse du témoignage de plusieurs Auteurs anciens & modernes, je leur ai fait parler leur Langue naturelle, quand j'ai cru ne pouvoir conserver en Français les grâces & la beauté de l'original. L'Urbanité des Romains & l'Atticisme des Grecs sont des choses qui s'altèrent facilement par une traduction : il faut être aussi sûr de son génie que l'était feu Monsieur d'Ablancourt, pour entreprendre de naturaliser les

Apophtegmes des Anciens.

Comme je n'ai pas travaillé à ce Livre dans le dessein de toujours badiner, ou de toujours parler sérieusement, j'espère qu'on y trouvera une assez grande variété. Oserai-je le dire, j'ai affecté un certain désordre dans l'arrangement des matières, afin de les rendre plus neuves & plus égayées. Une régularité trop scrupuleuse déplaît & ennuie à la fin ; mais un peu d'embarras étonne l'imagination, & l'invite à fixer sa légèreté naturelle. Il y a des points de vue qu'on ne cherche que pour trouver des objets dont la diversité soit pleine de bizarreries, l'Art même vient souvent au secours de la nature, pour augmenter un si agréable désordre, & pour le faire mieux sentir.

Je crains maintenant qu'on ne s'imagine que cet Ouvrage a été composé loin de Paris, & dans des lieux où les bons Livres étaient rares & presque inconnus. Comment éloignerais-je ce soupçon ? Tite-Live, tout habile qu'il était, ne put se défaire de je ne sais quel air de rudesse qu'il avait contracté à Padoue. Il y a un certain goût de terroir qui se communique jusqu'aux Écrits les plus étudiés.

Grave virus

Munditiæ pepulere : sed in longum tamen ævum

Manserunt, bodicque manent vestigia ruris.

Horace qui parlait ainsi savait fort bien juger de ces manières contraintes & peu libres, qu'avaient ordinairement les Étrangers en arrivant à Rome. On doit plus s'étonner si je n'ai pas employé ici certains faits qui auraient pu donner de l'éclat à cet Ouvrage. Ceux qui sont près des sources, & a portée de consulter les Bibliothèques, ne doivent point négliger jusques aux plus petites délicatesses. Il n'en est pas ainsi d'un Auteur qui est retiré dans un coin de Province : il ne trouve aucun sujet d'émulation, & il converse rarement avec des personnes d'esprit. Tout le monde n'a pas une mémoire aussi heureuse & aussi abondante que Jérôme Magius, qui étant destitué de toutes sortes de Livres, & détenu en prison par les Turcs, ne laissa pas

de composer deux Traités qui font encore aujourd'hui l'admiration des Connaisseurs.

Il ne me reste plus qu'à parler dans cette Préface à une espèce de Critiques, dont l'esprit chagrin & difficile à contenter, s'effarouchera du titre de ce Livre. Pourquoi entretenir, diront-ils, le Public de bagatelles ? Pourquoi lui faire perdre un temps précieux ? J'avoue que si l'on cherche des Ouvrages d'une profonde discussion, ou des Traités de Morale, ce Recueil peut passer pour inutile ; mais quoi ! N'est-il pas permis de rire quelquefois & de badiner ? Doit-on toujours s'attacher à des pièces graves & sérieuses ? Monsieur de la Fontaine m'a fourni ce modèle d'excuse envers le Public, & il s'en est servi lui-même, en faisant imprimer ses Poésies, si belles & si originales. Dois-je me rassurer maintenant contre la malignité des Censeurs ? Non, je dois craindre plutôt qu'ils ne s'irritent, de ce que j'ai répondu par avance à leurs objections.

À Rochefort...

TABLE DES CHAPITRES

PRÉFACE	2
TABLE DES POÉSIES	6
CHAPITRE ILa mort est plus à souhaiter qu'à craindre.....	9
CHAPITRE IISi la vue de la mort peut être un sujet de plaisir ?	13
CHAPITRE IIIIdée générale d'une mort plaisante	17
CHAPITRE IVDe l'indifférence que plusieurs Savants ont témoignée pour la mort.....	21
CHAPITRE VRemarques sur la mort de Démocrite, & sur celle de Pomponius Atticus	24
CHAPITRE VIQuel temps est le plus avantageux à l'Homme pour mourir	27
CHAPITRE VIIExamen d'une pensée de Valère Maxime	31
CHAPITRE VIIIRemarques sur le caractère de l'Empereur Vespasien.....	33
CHAPITRE IXPlaisances d'Auguste mourant, de Rabelais, etc.....	34
CHAPITRE XTraduction d'un morceau considérable de Suétone	38
CHAPITRE XIDe quelques femmes qui sont mortes en plaisantant	40
CHAPITRE XIIDes dernières heures de Madame de Mazarin	43
CHAPITRE XIIIAdditions à ce qui a été dit dans le IX ^e & dans le XI ^e Chapitre...	46
CHAPITRE XIVRemarques sur les dernières paroles d'Henri VIII, roi d'Angleterre, du comte de Grammont, etc.....	49
CHAPITRE XVAdditions à l'Histoire de l'Académie Française	51
CHAPITRE XVIDe la mort de Gassendi & du célèbre Hobbes	53
CHAPITRE XVIIDu caractère de l'Abbé Bourdelot.....	56
CHAPITRE XVIII ...Remarques sur ceux qui ont composé des vers au lit de la mort .	58
CHAPITRE XIXExamen de quelques inscriptions assez curieuses	62
CHAPITRE XXDes grands Hommes qui n'ont rien perdu de leur gaieté, lorsqu'on les menait au supplice.....	64
CHAPITRE XXIExtrait de quelques pensées de Montagne	67
CHAPITRE XXIIS'il y a de la bravoure à se donner la mort	69
CHAPITRE XXIII ...De quelques particularités qui concernent ce sujet	71
INDEX	98

TABLE DES POÉSIES

Retour à la table des chapitres

CHANSON.....	Iris, je ne puis m'en défendre	75
LE PANTAGRUÉLISME	Maître François, honneur du temps passé	76
CHANSON.....	Que Bacchus, que l'amour envoie.....	77
ÉPIGRAMME.....	Dans un fauteuil certain ample chanoine.....	78
À MADEMOISELLE DE BRISAMBOUR	En me promenant ce matin.....	79
À MADAME DE M***	Il est un fameux monastère	80
CONTRE QUELQUES MAUVAIS POÈTES ...	Obscure & vile populace	82
ÉPIGRAMME.....	Mon défaut est la paillardise	83
SUR LA PRISON DU ROI DE *** ...	Le grand seigneur est bon geôlier	83
À MADAME LA C. D. M.....	Se livrer aux tendres plaisirs.....	84
SUR UNE COMPAGNIE MAL ASSORTIE	Dans une salle basse.....	86
ÉPITAPHE DE M***	Ci gît à la fleur de son âge	86
AU R. P. S.	Chantre fameux, qui sur les pas d'Horace	87
ODE À MONSIEUR D*** sur la retraite.....	O toi, qui du monde flatteur.....	89
PRIÈRE D'UNE VIEILLE COURTISANE, en consacrant à la déesse Vénus son miroir.....	Laïs, qui mit sa gloire à servir les amours.....	92
À MONSIEUR S***, MÉDECIN ...	Docteur fameux, qui sais de la sagesse.	93
À MONSIEUR B***	Toi, qui par ta délicatesse.....	95

RÉFLEXIONS SUR LES GRANDS HOMMES QUI SONT MORTS EN PLAISANTANT

À Monsieur De la CH...

Vous savez, Monsieur, que cet Ouvrage n'est proprement qu'un extrait des longues & agréables conversations que nous avons eues ensemble à ... Tandis que nos amis communs s'occupaient au jeu, ou à la chasse, notre unique plaisir était de penser à la mort. Il me semble que cela convient assez au Stoïcisme dont nous faisons tous deux profession. Si quelque Critique y trouve à redire, je le renverrai à l'ingénieux Auteur de *la Pluralité des Mondes*. Une Dame se fait bien à la campagne un secret plaisir d'étudier l'Astronomie, pourquoi craindrions-nous de paraître aussi sérieux qu'elle. Notre sérieux après tout peut passer pour une espèce de débauche, à l'égard de ceux qui aiment les débauches d'esprit.

Vous vous souvenez que nos conversations roulaient presque toujours sur ceux qui ont plaisanté à la vue de la mort, & qui ont, pour ainsi dire, badiné avec elle. Ces idées n'ont-elles pas un air gracieux & divertissant ? J'ose vous dire outre cela qu'elles sont toutes nouvelles. Ne comptons point sur le bon *Ravisius Textor*, qui a compilé un catalogue¹ des grands Hommes qui sont morts de trop rire ; cet Auteur avait peu de jugement, & ne se connaissait pas en belle Littérature.

On m'a renvoyé en vain, à l'*Historia ludicra* de *Balthazar Bonifacius*, & aux Recueils de ceux qui ont écrit sous un

¹ Voyez son *Officina* ou *Theatrum historicum* lib. 2.

titre presque semblable. Je n'y ai trouvé aucuns matériaux propres à cet Ouvrage : ce qui m'a fait d'autant plus de plaisir, que j'aurais été fâché de me parer des dépouilles d'autrui. Je veux seulement, Monsieur, vous faire part d'une chose que j'ai lue dans Montagne, & qui marque son bon goût Il souhaitait devenir assez savant pour faire un Recueil des morts les plus éclatantes dont l'Histoire nous parle. Vous qui êtes son partisan, vous approuverez ce dessein que j'exécute en partie. En effet, le véritable point de vue où je placerais une personne qui veut bien juger du ridicule qui règne- dans le monde, est le lit de la mort. C'est là qu'on se détrompe nécessairement des chimères & des sottises qui font l'occupation des hommes. Nous sommes tous fous ; la folie des uns est plus bouillante. & celle des autres plus tranquille. La mienne peut-être est de vouloir composer, que sais-je si celle du Public ne sera point de me critiquer ? Au reste, Monsieur, je ne vous fatiguerai point ici par des compliments inutiles. Je hais trop ce langage ennuyeux que la flatterie a inventé, & je laisse le plaisir de vous estimer, à ceux qui ont assez de délicatesse pour vous bien connaître.

Chapitre I

La mort est plus à souhaiter qu'à craindre

[Retour à la table des chapitres](#)

Il est certain que les douceurs de la vie n'égalent pas les amertumes donc elle est environnée. Pour un jour tranquille & serein, on en a quarante où la douleur & la tristesse se font vivement sentir. J'aurais du penchant à croire que l'Homme n'est point né pour être heureux. Si la jeunesse jouit de quelques agréments, la Nature se dédommage avec usure sur la vieillesse ; & elle fait payer bien cher un bonheur, dont on ne connaît tout le prix que quand il est perdu. Que dis-je ! Le bel âge lui-même est un état duquel on devrait avoir honte, On est alors incapable de réflexions, on court après des plaisirs nuisibles & la Raison elle-même est obligée de céder. Si elle résiste quelque temps, on la brave, & on se met peu à peu en état de ne la plus craindre. C'est ce qui a fait dire à Madame des Houlières, dans un de ces moments où l'esprit est moins touché que le cœur :

Homme vante moins ta Raison.
 Vois l'inutilité de ce présent céleste
 Pour qui tu dois, dit-on, mépriser tout le reste.
 Aussi faible que toi, dans ta jeune saison,
 Elle est chancelante, imbécile.
 Dans l'âge où tout t'appelle à des plaisirs divers.
 Vile esclave des Sens, elle t'est inutile.
 Quand le sort t'a laissé compter cinquante hivers,
 Elle n'est qu'en chagrins fertile ;
 Et quand tu vieillis, tu la perds.

On ne peut trop étudier l'Homme dans ses différents âges. Quelle foule de passions ! Quelle suite de faiblesses & de bizarreries ! Il faut avoir un grand fonds d'amour propre pour n'en être pas troublé. Je ne

m'étonne plus que personne ne soit content de sa condition : comme il n'y en a aucune qui relève entièrement de la Raison, il n'y a point aussi dans le monde de vrai bonheur. Quoiqu'on jouisse d'une santé parfaite, & qu'on nage au milieu des plaisirs, est-on à couvert de cette espèce d'inquiétude qui révolte la délicatesse ? La santé n'est proprement qu'un état d'indolence, elle ne réveille aucuns sentiments vifs, & laisse l'âme dans une oisiveté qui ôte le goût de la possession. Cela vient peut-être de ce qu'on est moins sensible à un avantage dont on jouit actuellement, qu'à celui qu'on attend avec impatience.

Je m'imagine avec plaisir qu'il y a dans l'Univers une certaine quantité de bien & de mal, qui rend en un sens toutes les conditions égales. Si les Rois ont plus d'agrémens que leurs Sujets, ils sont aussi plus vivement frappés des disgrâces auxquelles un particulier n'est pas sensible. Qui était à Rome plus heureux que Cicéron ? Son éloquence l'avait élevé aux premières places de la République, & l'éloquence était alors le comble de la perfection : cependant au milieu de l'estime du Sénat & des acclamations du Peuple, il ne put se consoler de la mort de sa fille Tullie. *Non*, écrivait-t-il à Atticus, *rien ne peut aujourd'hui me soulager, & je hais les Dieux qui m'ont jusqu'ici comblé de trop de biens*. Si l'on pouvait peser vingt commodités ensemble, & une incommodité, on verrait souvent que cette dernière emporte la balance.

La condition d'autrui paraît plus agréable que la nôtre ; parce qu'elle-nous est moins connue. Elle ressemble à ces figures d'Optique, qui de loin représentent une ville, ou une maison, & qui de près ne sont qu'un amas de traits grossiers & confus. Tout le monde sait avec quelle finesse Horace² a traité ce triste sujet. L'état du monde le plus charmant n'empêche pas les Reines d'envier quelquefois le sort des Bergères, telles, par exemple, qu'on les a dépeintes dans l'Astrée. Elles ne cherchent en amour qu'à satisfaire le penchant secret de leur cœur ; au lieu qu'une Princesse est souvent

² Voyez la 1^{ère} satyre du 1^{er} livre.

une victime qu'on sacrifie à l'ambition, ou à d'autres raisons politiques. Voilà ce que produit ce faux point d'honneur dont nous sommes follement rendus les esclaves. Pour ce qui est des Savants, on sait qu'ils sont en possession de se brouiller avec la fortune. Diogène renaît dans tous les siècles, & son tonneau n'est que trop souvent l'apanage du bel esprit. Il y a là-dedans je ne sais quelle fatalité, dont on n'oserait se plaindre : car les disgrâces donnent un air de vivacité qui manque aux personnes trop heureuses. Les Muses, par exemple, ne sont jamais plus éloquents que quand elles sont chagrines. Dût-on m'accuser de malignité, je préfère Ovide exilé à Ovide galant, & je pourrais en quelque chose ressembler à l'Empereur Caligula, qui voyant fouetter un Comédien, trouva sa voix si harmonieuse, qu'il fit durer le supplice pour faire durer son plaisir. Je n'entreprendrai point ici de tracer l'histoire de tous les Savants qui se sont plaints de leur mauvaise destinée. Il suffit d'avertir les Curieux, que Pierius Valerianus & Thomas Spizelius, l'un en Italie & l'autre en Allemagne, ont fort bien écrit sur le malheur des gens de Lettres.

Puisqu'il n'y a point dans le Monde de condition heureuse, on doit aisément se dégoûter de la vie. Elle est assez méprisable d'elle-même, mais surtout elle paraît telle à ceux qui ont quelque discernement. La Mothe le Vayer a joué un beau rôle en France ; rien ne lui manquait, soit du côté de l'esprit, soit du côté de la fortune. Cependant il était tellement fatigué de la condition humaine, qu'il aurait été Fâché de recommencer la carrière qu'il venait de courir. *Je n'échangerais pas*, dit-il dans une de ses Lettres, *les trois jours calamiteux qui me restent dans un âge aussi avancé qu'est le mien, contre les longues années que se promettent une infinité de jeunes gens dont je connais tous les divertissements*. En effet, nous devons nous regarder comme étant sur un grand théâtre, & ayant quelque part à la Comédie qui se joue dans le Monde. Le rôle des uns est plus long, ou plus éclatant, & celui des autres plus court, mais ils sont tous également ennuyeux & ridicules. Celui qui considère ce qui se passe pendant une année, connaît ce qui se passera dans la suite des temps. Ce ne sont que les mêmes événements combinés de différente

manière.

Si l'on concevait dans toute son étendue les bizarreries du Genre humain, qu'on aurait de plaisir à s'en voir séparé ! La vue d'une troupe de visionnaires qui courent après des chimères, qui s'inquiètent de bagatelles, qui haïssent le soir ce qu'ils ont aimé le matin, qui s'entretuent pour un pouce de terre ; cette vue, dis-je, n'est-elle pas capable de nous révolter ? Encore si les hommes étaient assez heureux pour ne point savoir qu'ils sont ridicules, mais on s'est donné bien de la peine & bien des soins afin d'en être pleinement convaincu. Je pourrais même dire que nos plus sages réflexions ne servent qu'à faire voir que nous sommes plus extravagants. Cela confirme la plaisanterie de Momus. Il prétendait que les Dieux étaient pleins de nectar quand ils firent les hommes, & qu'ils ne purent regarder leur ouvrage de sang froid sans en rire.

On voit assez qu'il ne faut qu'être raisonnable pour ne point craindre la mort : un peu de bon goût, & quelque connaissance des affaires du monde, nous mettent au-dessus de ces terreurs ridicules qui agitent le Vulgaire. Si l'on voulait aller jusqu'à cette partie de la Philosophie qui regarde les mœurs, que la vie paraîtrait haïssable ! On me dira peut-être qu'il y a peu de gens dans le Monde qui regardent la mort sans effroi ; ai-je aussi prétendu dire qu'il y eut beaucoup de personnes raisonnables ?

Chapitre II

Si la vue de la mort peut être un sujet de plaisir ?

[Retour à la table des chapitres](#)

J'ai tâché jusques ici d'ôter à la mort cet air affreux qui l'accompagne presque toujours. On peut maintenant s'appriivoiser avec elle, & même badiner ; son abord n'est pas si rude, ni si farouche qu'on le croit ordinairement. J'ose la comparer à ces Animaux sauvages qu'on apporte d'un Royaume étranger : ils sont terribles à la première vue, l'œil se fait ensuite une habitude de ne les plus craindre. Malgré l'attachement que l'Homme a pour la vie, il se voit dans l'heureuse nécessité de se familiariser avec la mort, & ce n'est que par faiblesse qu'il s'en fait une affaire d'importance. J'en appelle au jugement de Monsieur de Fontenelle : tout le monde sait qu'il a blâmé³ Caton d'Utique d'avoir quitté la vie trop sérieusement. Que l'indifférence fait honneur à un Philosophe, quand elle est bien ménagée ! Je trouve que les Poètes sont presque les seuls dans le Monde savant qui ont bien parlé de la mort Cette vue leur a fourni mille pensées vives & agréables, dont les Connaisseurs sentent toute la beauté. J'avoue que le Vulgaire ignorant, peut s'en choquer, mais le Vulgaire sait-il ce que c'est que délicatesse ? Il faut un art infini, pour rappeler le souvenir de la mort dans des Pièces folâtres & badines : c'est là une manière de s'exciter au plaisir peu commune, mais pleine de finesse & de bon goût : elle n'est aussi en usage que parmi ces personnes d'un mérite exquis ;

Anacréon est inimitable, dans ces moments où la crainte d'une mort prochaine l'oblige à inventer de nouveaux plaisirs : on le voit s'irriter contre son propre sort, & trouver en même temps le moyen de se rendre heureux. Rien aussi ne doit plus nous engager à jouir d'un bien, que l'appréhension de le perdre bientôt. Voilà le vrai système

³ Voyez ses dialogues des morts, tome 1.

des Poètes qui ont vécu du temps d'Auguste, système assez raffiné pour n'être point criminel. Je doute qu'on voulut aujourd'hui se faire un mérite auprès des Dames, en leur parlant de la mort ; cette galanterie serait mal reçue. Catulle pourtant, qui se piquait d'une politesse peu ordinaire, était là-dessus d'un goût fort différent du nôtre, comme on le peut voir par cette belle épigramme :

Vivamus mea Lesbia, atque amemus,
Rumoresque senum severiorum
Omnes unius æstimemus assis.
Soles occidere ac redire possunt ;
Nobis quùm semel occidit brevis lux,
Nox est perpetua una dormienda.

Traduction.

Songez à jouir de la vie,
Puisque l'amour, chère Lesbie,
Nous offre de doux passe-temps.
Moquons-nous des vains règlements,
Qu'oppose la froide vieillesse
Aux soins d'une aimable tendresse.
Le Soleil chaque jour
Se cache & renaît tour à tour :
Mais hélas ! Quand la mort cruelle
Viendra finir notre bonheur,
Rien ne pourra vaincre l'horreur
De la nuit éternelle.

Antoine Muret en commentant ces vers de Catulle fait une réflexion très judicieuse. *Admonitu mortis puellam ad fruendas secum voluptates cohortatur ; est autem hoc argumentatum Poëtis per familiare.*

On trouve dans Horace plusieurs morceaux qui confirment la

remarque précédente. Comme c'était l'esprit le plus délié de son siècle, il a entièrement connu l'usage qu'on pouvait faire de la pensée de la mort au milieu des jeux & des plaisirs. Cette pensée n'est point aussi importune qu'on croit, puisqu'elle sert de principal agrément à un ancien hymne du Poète Cecilius. *Qu'on m'assure, dit-il, que je vivrai six mois, je les emploierai si bien que je n'aurai aucun regret de mourir au septième.*

Les Modernes n'ont pas laissé quelquefois d'imiter les vues élégantes des beaux esprits de l'ancienne Grèce, ou de Rome. Je trouve surtout que les Italiens en ont fort approché, peut-être parce qu'ils sont plus propres que d'autres à raffiner sur le plaisir. C'est là le caractère de la Nation : je n'en donnerai pour preuve que la fin d'une Élégie de Sannazar, Gentilhomme Napolitain.

Puisque nous jouissons d'une verte jeunesse,
 Et qu'elle nous permet l'usage des plaisirs,
 Vivons au gré de nos désirs,
 La Raison ne convient qu'à l'affreuse vieillesse.
 Je la vois s'avancer, elle hâte ses pas.
 Pour chasser loin de nous & les Jeux & les Grâces.
 Prévenons ces tristes disgrâces :
 Que la crainte d'un prompt trépas
 Réchauffe nos ardeurs, & fasse que l'amour
 Éloigne de nos coeurs une indigne faiblesse.
 Trop heureux, si la mort nous surprend quelque jour,
 Enivrés d'une douce & flatteuse tendresse !⁴

On a grand tort de n'offrir aux mourants qu'un spectacle triste & funeste. Ne vaudrait-il pas mieux, disait un bel esprit ⁵, leur donner alors tous les plaisirs dont ils sont capables ? La Nature a besoin d'être agréablement flattée, lorsqu'elle commence à s'affaiblir. C'est

⁴ Voyez la 3^e Élégie du 1^{er} Livre de Sannazar.

⁵ L'Abbé de Saint Real dans ses Oeuvres posthumes.

ce que Pétrone a prétendu nous marquer, en décrivant au milieu d'une affreuse tempête la manière dont Encolpe voulait périr. *Dérobons encore*, criait-il, *quelques plaisirs à la fatalité qui hâte notre perte*. L'honnête homme ne fuit point la volupté, quand elle est marquée au coin de la Sagesse. Pourquoi en frustrer ceux qui sont dans le lit d'infirmité ? Est-il quelque situation dans la vie où l'on ait plus besoin de pensées badines & divertissantes ?

Je ne veux ici consulter que cette partie du Monde, qui ne se gouverne point par préjugés, ni par habitude ; elle avouera sans peine que l'idée de la mort s'accorde fort bien avec le plaisir. Le fameux repas de Trimalcion en est une preuve assez brillante. On y servit aux conviés un squelette d'argent pour les exciter davantage à la joie, & pour les avertir que le temps du plaisir était court & précieux. Voilà un de ces tours adroits dont la Morale quelquefois libertine se sert, afin de ne point effaroucher notre amour propre. Je pense que le Lecteur est maintenant assez préparé à voir des gens qui badinent avec la mort. Heureux, si je puis l'engager à suivre quelque jour de si beaux modèles !

Chapitre III

Idée générale d'une mort plaisante.

[Retour à la table des chapitres](#)

Rien ne doit plus nous frapper dans l'histoire des grands Hommes, que la manière dont ils soutiennent les approches du trépas. Je crois que ces derniers moments sont les seuls, où l'on ne puisse emprunter un visage étranger. Nous nous déguisons pendant la vie, mais le masque tombe à la vue de la mort, & l'Homme se voit, pour ainsi dire, dans son déshabillé. Quelle doit être alors sa surprise ! Tout l'occupe sans le toucher : tout sert à faire évanouir ce dehors pompeux qui le cachait à lui-même. Il se trouve seul & sans idées flatteuses, parce qu'il ne peut plus se prêter aux objets extérieurs Cette vue a cela d'utile en flattant notre curiosité, qu'elle nous instruit. *Il n'est rien de quoi, disait Montagne, je m'informe si volontiers que de la mort des hommes, quelle parole, quel visage, quelle contenance ils y ont eu ; ni endroit des histoires que je remarque si attentivement. Il y paraît, à la farcissure de mes exemples, & que j'ai en particulière affection cette matière.*

Je suis persuadé que la dernière heure de notre vie est celle qui décide de toutes les autres. Un ancien Philosophe avait renvoyé l'heureux Crœsus à ce moment critique : & qui peut bien juger d'une pièce, sans en avoir vu le dénouement ? Il n'est point si difficile de s'exposer à la mort, quand on n'a pas le loisir d'y penser. Sa vue ne fait alors aucune impression. Oserai-je l'assurer, le courage est souvent un beau masque, qui sert à cacher une férocité stupide & grossière. Je suis peu content des idées qu'on a sur l'Héroïsme : elles sont l'ouvrage de la vanité humaine. & l'on sait que la vanité ne consulte guère le bon sens. L'image de ces Guerriers qui affrontent sans réflexion toutes sortes de hasards, n'a pour moi rien de sensible & de touchant. J'ai plus de plaisir à étudier un Philosophe, qui, sans se

troubler, tombe nonchalamment entre les bras de la Mort. Il y a dans cette espèce de valeur beaucoup de délicatesse, & la valeur ordinaire est brutale.

On en tombera d'accord, si l'on réfléchit sur la mort de Pétrone. C'était l'homme du monde qui se connaissait le mieux en plaisirs, & cette science est toujours la marque

d'un goût exquis, J'avancerai sans crainte qu'aucun Romain n'a su si bien que lui l'art d'entretenir une Cour voluptueuse par des divertissements nouveaux. Il avait aussi gagné toute la confiance de Néron, & cet Empereur l'établit souverain Juge de la politesse & du bon goût⁶. Un emploi si galant lui convenait fort : libre de soins, n'aimant point à se contraindre, & préférant comme il faisait, une douce oisiveté à tout ce qui fait l'embarras de la vie ; il était très propre à régler les jeux, les spectacles, & les repas où Néron venait se délasser. Tacite convient lui-même qu'il ne régnait dans ces parties de plaisir qu'une débauche polie & spirituelle.

La Cour qui commençait à tomber dans un libertinage grossier, se dégoûta peu à peu du raffinement de Pétrone. Il s'en aperçut, & se dégoûta aussi de la Cour. Cette occasion parut favorable à ceux qui voulaient le perdre : ils y réussirent en flattant l'esprit de l'Empereur par des plaisirs outrés, & tels qu'ils pouvaient convenir à son naturel féroce. Ce fut alors que Pétrone remarqua qu'il était temps de quitter la vie. Il se mit dans un bain chaud, & se fit ouvrir les veines pour mourir plus tranquillement. On dit que dans ces derniers moments il s'amusa à composer quelque vers ; qu'il eut soin de rassembler ses meilleurs, amis, & après avoir folâtré à son ordinaire, il expira sans inquiétude. Je défie la plus maligne critique de trouver dans cette mort aucune circonstance qui ne soit la preuve d'un courage exquis & curieusement soutenu. J'ose par conséquent nommer Pétrone le Philosophe le plus libertin, & le libertin le plus Philosophe qu'on ait

⁶ *Arbiter elegantiarum*, dit Tacite.

vu.

Voilà une de ces morts voluptueuses qu'on ne saurait assez admirer. On n'y trouve, ni la contrainte, ni l'embarras d'une personne qui craint, ou qui regrette la vie. Peut-on avoir trop d'adresse, afin de se ménager des plaisirs, dans un temps où tout ne retrace que des idées funestes ? Il faut pour cela ressembler à Pétrone ; je veux dire, à un homme qui avait acquis par une longue expérience cet Art si utile, qui nous fait tirer quelque douceur des choses les plus désagréables.

Je méprise les morts trop sérieuses, donc le principal mérite consiste dans un grand air d'affectation. La valeur qui est concertée n'est pas la plus estimable : un peu de nonchalance sied bien aux personnes qui abandonnent la vie. J'entends cette nonchalance qui est le vrai & le premier sentiment d'une joie pure. Comme elle naît du repos de l'esprit, y a-t-il volupté qui lui soit préférable ? J'aurais tort de la proposer aux rêveurs, aux esprits sombres & cachés ; rien ne leur plait que ce qui est exactement dans les règles du sérieux. Ils seraient fâchés qu'on diminuât l'horreur que la mort semble inspirer, en les détournant ingénieusement de ce que sa vue a de triste.

Cependant la Science la plus utile à l'Homme, est de savoir ménager ce petit fonds de joies secrètes que la Nature lui a donné en naissant. Au lieu de l'employer tout à fait dans les heures de plaisir, il en doit réserver une partie pour ces moments où le chagrin & l'inquiétude prennent malgré lui le dessus. Voici peut-être la seule occasion où l'avarice deviendrait une vertu.

Les Anciens en général s'imaginaient mourir délicieusement, lorsqu'ils expiraient entre les bras des personnes qu'ils avaient le plus aimées. Le grave, le sentencieux Pindare, avait prié les Dieux de lui accorder ce qu'il y avait de plus charmant dans la vie, & ils permirent qu'il mourut en appuyant la tête sur les genoux d'un ami qu'il chérissait tendrement. Cela me fait ressouvenir du célèbre Ange Politien. Il était du nombre de ces beaux esprits, que Laurent

de Médicis honorait de son estime & de son amitié. On peut assurer aussi qu'il en paraissait fort digne, & par sa grande habileté dans les belles Lettres, & par le soin qu'il prenait de corriger les anciens Auteurs : occupation qui serait aujourd'hui peu glorieuse, les Compilateurs n'étant plus à la mode. Au reste, Politien peut passer pour un excellent Poète : malgré la violence d'une fièvre chaude qui le tourmentait, il composa quelques couplets de chanson pour un jeune Grec qu'il avait logé chez lui. Il se leva ensuite, & se mit à jouer de son luth, d'un air si tendre & si gracieux, qu'il expira en achevant le second couplet.

À parler de bon sens, l'homme raisonnable dans sa meilleure santé doit agir comme s'il allait mourir ; & en mourant, il doit songer qu'il peut vivre encore. Cette maxime l'engagerait à ne rien perdre de sa gaieté ordinaire, en quelque temps que ce fût.

Chapitre IV

De l'indifférence que plusieurs Savants ont témoignée pour la mort

[Retour à la table des chapitres](#)

On contracte dans la République des Lettres je ne sais quelle nonchalance, qui parait en un sens ne point manquer de vivacité. L'habitude peu commune où l'on y est de voir tout par ses yeux, pourrait bien en être l'origine. Cette habitude fait connaître insensiblement le faux éclat du monde, & en dégoûte sans peine. Quand on est né pour raisonner, on se prête aux hommes, & jamais on ne s'y livre. Méritent-ils (vains & dissipés comme ils sont) un commerce trop assidu, ou trop recherché de notre part ? Rempli de ces idées, le Philosophe se joue de la mort : il va nonchalamment où tant de gens sont allés avant lui, & où il sera suivi de tant d'autres Un de nos meilleurs Poètes ⁷ a fort bien exprimé cette pensée, dans les vers qu'il fit mettre sur la porte de son cabinet.

Las d'espérer & de me plaindre
Des Grands, de l'Amour & du Sort,
J'attends patiemment la mort,
Sans la désirer ni la craindre.

Monsieur Bayle ne s'est point refusé à cette indifférence, où son caractère d'homme d'esprit semblait le porter ; caractère assez difficile à soutenir dans un siècle aussi éclairé que le nôtre. Il avait tant de mépris pour la vie, qu'il ne voulut point modérer l'ardeur d'une fièvre lente qui le brûlait depuis longtemps. Elle ne l'empêcha pas de continuer un Ouvrage épineux & plein de discussions critiques, qu'il avait entrepris contre Monsieur le Clerc. Il s'appliqua même pendant une grande partie de la nuit à le retoucher, & comme il

⁷ Maynard.

finissait son travail, la mort le surprit⁸ Je doute qu'aucune passion puisse nous emporter aussi loin que l'amour des Sciences : si cependant on doit traiter de passion, ce qui a fait l'attachement des plus grands Hommes dans chaque siècle.

Comme les Ouvrages de Monsieur Bayle sont entre les mains de tout le monde, il est à propos de parler un peu de sa manière d'écrire Un style délicat & régulier, est peut-être la seule chose qui lui ait manqué. Hardi, vif dans ses narrations, il s'abandonnait trop à son génie : exact & laborieux, il aimait trop à faire usage de ses lectures. C'est ce qui l'a jeté souvent dans des digressions ennuyeuses, quoique fort savantes. Malgré tout cela il a eu le bonheur de faire goûter sa manière d'écrire, & le Public même s'est déclaré hautement en sa faveur.

La vie de certains hommes est pleine de traits originaux. On remarque dans leurs moindres actions je ne sais quel air de supériorité qui prévient & qui touche. C'est principalement à l'approche du trépas, que tout ce qu'ils ont de force d'esprit se rassemble, pour ainsi dire, afin de leur faire plus d'honneur, Monsieur Tschirnhaus, un de ceux à qui la nouvelle Géométrie a le plus d'obligation, ne proféra en expirant que ces paroles : *Triomphe, victoire*, comme s'il eut donné des marques publiques de la joie qu'il goûtait en ce dernier moment. Cette espèce de joie n'est connue que du Philosophe. Pour le célèbre Longolius, il crût obliger ses meilleurs amis en leur apprenant que sa mort approchait. Il leur écrivit cette nouvelle d'un air badin, & avec moins d'émotion que s'il eut eu quelque voyage à faire. C'est Sainte Marthe qui a pris soin de nous instruire de cette particularité. Longolius avait fait son étude principale de l'éloquence ; nous avons encore plusieurs harangues de sa façon, où il a tâché d'imiter la politesse qui brillait à la Cour d'Auguste. Son règne est une époque fameuse pour les Ouvrages d'esprit.

⁸ Voyez l'Avertissement des Entretiens de Themiste & de Maxime, Tome 2.

Je reviens à cette indifférence qui est si ordinaire dans la République des Lettres. Qu'est-elle autre chose, qu'un sentiment exquis de l'âme qui sert à amortir toute la vivacité des objets, afin de la laisser dans une assiette tranquille ? Il faut pour cela une sorte d'étude, qui suppose plus de méditation que de lecture.

Le plus beau trait d'indifférence qu'on puisse recueillir des Anciens, regarde le Philosophe Pyrrhon, l'un des plus grands défenseurs de l'Art de douter. Il soutenait un jour que c'était presque la même chose, de vivre ou de mourir ; & pour quoi ne mourez-vous pas, lui dit quelqu'un ? C'est, répondit-il, parce que je ne vois aucune différence entre la vie & la mort. Cette répartie est naturelle ; & les beautés qui sont toutes de la Nature, frappent du premier abord.

Ajoutons aux morts dont nous avons déjà parlé, celle de Jérôme Cardan, célèbre Italien. Elle a un air d'extravagance qui est assez rare. De quoi l'homme n'est-il pas capable ! Sa conduite est un fonds inépuisable de grotesques & de bizarreries. Revenons à Cardan. Il est si connu par ses malheurs & ses disparates, que je m'abstiendrai de parler de sa personne. Pour ce qui regarde ses Écrits, on y trouve en plus d'un endroit des pensées qui sentent l'homme original, & des saillies qui ne peuvent convenir qu'à un visionnaire. Il avait surtout beaucoup de déférence pour ce qu'on nomme Sciences occultes, & ayant lui-même tiré son horoscope, il trouva qu'il devait mourir un certain jour. Afin de vérifier son thème astrologique, il ne voulut pas manger, & prit si bien ses mesures, que sa prédiction fut heureusement confirmée. Il avait peur qu'en vivant, on ne lui reprochât qu'il s'était trompé. Si les Astrologues s'avisent jamais de faire imprimer l'histoire des plus zélés défenseurs de leur Art, Cardan y pourrait occuper la première place⁹ & je doute que personne lui portât envie.

⁹ Voyez le jugement que Naudé en a fait, il se rapporte au mien.

Chapitre V

Remarques sur la mort de Démocrite, & sur celle de Pomponius Atticus

[Retour à la table des chapitres](#)

Le Public s’imagine que la vie des Philosophes doit être remplie d’événements rares & extraordinaires. Il se donne une peine infinie pour rencontrer du merveilleux dans toutes leurs actions : la fable même lui plait au défaut de la vérité. C’est un raffinement de l’amour propre ; l’ignorance s’en trouve soulagée en quelque façon : ou elle abaisse, ou elle élève entièrement. Il y a sur ce pied-là beaucoup de mensonges dans Diogène Laërce, & dans les autres Écrivains de l’Histoire Philosophique : mais cela ne m’étonne point, il est assez difficile d’aller exactement à la Vérité, lorsqu’on est sûr de plaire en la déguisant.

Je ne parlerai point des fables qu’on a débitées touchant Démocrite, elles me mèneraient trop loin. Je crains aussi de dire des choses inutiles, & cela est inévitable quand on veut justifier quelqu’un, principalement sur des bagatelles. Je serai plus goûté en donnant une idée juste du caractère de ce Philosophe ; cette matière est intéressante. C’était un retiré, obscur, & qui n’aimait que la méditation ; propre par conséquent à développer les secrets de la Nature. L’habitude qu’il avait prise de traduire tout en ridicule lui a fait beaucoup d’honneur ; & ce devait être pour un Philosophe un agréable sujet de raillerie, que le spectacle du monde. À voir les hommes comme ils sont faits, peut-on s’empêcher de s’en moquer ? Toute leur vie se passe dans des allées, ou des venues : peu de soin des choses nécessaires, & beaucoup d’attachement à celles qui sont inutiles.

Revenons à Démocrite. Quand il se vit incapable de souffrir les

incommodités d'une longue vieillesse, il résolut de quitter la vie. Sa sœur en fut alarmée, & elle le pria de différer son trépas, jusqu'à ce que les trois fêtes de Cérès fussent passées. Pour lui plaire, il se fit apporter un pot de miel, & vécut encore quelques jours, par un excès de complaisance : après quoi ce sage vieillard s'abandonna librement à la mort. Je ne crois pas qu'on ait eu raison de l'accuser de magie. Le caractère d'esprit fort que Lucien lui donne, semble détruire ce que des Auteurs trop crédules ont écrit sur cette matière. Apparemment le siècle où Démocrite vivait était semblable au nôtre ; je veux dire, que les petits esprits s'y donnaient la liberté d'attaquer ceux qui s'élevaient au-dessus des préjugés du Vulgaire.

Je dois maintenant parler d'Atticus. Il était l'ami intime de Cicéron, & cela fait à mon gré une partie de son éloge. Délicat dans ses manières, & agréable dans ses parties de plaisirs, il cherchait cette douce volupté qui convient aux honnêtes gens : purement homme de cabinet, il ne voulut jamais se mêler d'aucunes affaires César & Pompée l'estimaient également, quoiqu'il n'eut embrassé le parti, ni de l'un, ni de l'autre, pendant la guerre civile. Le vrai mérite est toujours goûté, quand ce serait celui d'un ennemi mortel.

Atticus jouit toujours d'une santé parfaite. Se voyant malade dans un âge fort avancé, il fit assembler toute sa famille ; & lui expliqua en peu de mots le dessein où il était de mourir. Sa résolution parut hardie mais son air enjoué fit connaître qu'on ne pourrait l'en détourner. Il s'abstint effectivement de toute nourriture ; & l'on dit qu'à mesure que sa mort approchait, sa gaieté semblait redoubler. Il faut se sentir, en quelque manière, supérieur à la vie, pour en disposer si librement. Chaque siècle fournit peu de ces hommes rares & intrépides : ils sont pourtant nécessaires de temps en temps, pour nous faire connaître notre faiblesse.

Malgré les raisons d'un nouveau Critique, j'ai cru devoir dépeindre Atticus comme un honnête homme : peut-être qu'il ne l'était que par tempérament. Ces sortes de vertus qui ne demandent aucun effort, ont

beaucoup de douceur dans le commerce de la vie. Et qui sait s'il y en a d'autres ? S'il y en a, elles ne sont pas fort communes, & ce sont pourtant les plus estimables.

Chapitre VI

Quel temps est le plus avantageux à l'Homme pour mourir

[Retour à la table des chapitres](#)

On ne peut être longtemps heureux. Telle est notre destinée. La fortune passe avec tant de rapidité, qu'elle laisse à peine entrevoir ses faveurs. Il semble que son inconstance l'empêche de se fixer en aucun lieu, pour rendre un bonheur solide. Peut-être aussi y a-t-il trop de gens à contenter. Elle ne peut suffire à tout le monde, & les fonds lui manquent, c'est là au moins l'on excuse : mais qui oserait vérifier si elle ne fait pas quelque double emploi rendrait un service essentiel au Public.

Parlons plus sérieusement. Un bonheur qui a trop d'éclat, est toujours de peu de durée : souvent même il annonce une suite prochaine de disgrâces. On peut là-dessus se rapporter à l'expérience : elle étonne quelquefois la Raison elle-même, & la rectifie. C'est pour éviter des malheurs certains, que la mort est souhaitable dans quelques moments. Combien de fois s'est-on plaint qu'on avait vécu trop d'un jour ? *Nimirum hac una die plus vixi, mihi quam vivendum fuit*, disait Laberius dans une de ses pasquinades. Cette réflexion a été souvent répétée, quoique sortie de la bouche d'un Comédien. L'espace d'un seul jour va ternir la plus belle réputation. Que de Ministres & de Généraux d'armée feraient figure dans l'histoire des grands Hommes, s'ils étaient morts, l'un après quelque heureuse négociation, & l'autre après une bataille gagnée ? Il n'a fallu souvent qu'un mauvais succès pour faire oublier ce qu'ils avaient fait de plus éclatant.

L'amour a été cause plusieurs fois qu'on a souhaité la mort, après avoir reçu des faveurs distinguées d'une Maîtresse. Les Poètes en peuvent rendre raison : il n'y a point de gens qui soient moins discrets

IL MANQUE LES PAGES 55 et 56.

d'un de ses amis, crut devoir compter parmi ses bonnes fortunes qu'il était mort avant les malheurs arrivés à Rome. *Si Rem publicam casus secuti sunt ut mihi non erepta a Diis immortalibus L. Crasso vita, sed donata mors esse videatur.* Cicéron parlait là en homme qui chérissait véritablement sa patrie, & l'on peut dire en général que jamais Nation n'a porté l'amour du bien public plus loin que la Romaine.

Ce serait ici le lieu de parler des personnes qui sont mortes de joie ; mais cela me ferait perdre mon sujet de vue. Je prétends instruire le Lecteur, & un simple Recueil de faits historiques ne servirait qu'à l'amuser. Il lui faut certaines matières choisies, où les réflexions se présentent d'elles-mêmes. C'est alors que l'esprit se réveille, & qu'il vent se faire honneur d'un travail, dont il a tout le profit sans en avoir eu la peine Cependant, comme on trouve des curieux de toute espèce, je renverrai à Valère Maxime & à Pline le Naturaliste, ceux qui voudront avoir une connaissance exalte des Anciens qu'on a vu mourir de joie. Pour ce qui est des Modernes, je ne dirai qu'un mot du Pape Léon X. On sait qu'il avait beaucoup de ce feu qui cause les grandes passions & qui les fait passer quelquefois pour des vertus Comme il était à quelques lieues de Rome dans une maison de plaisance, un Courrier vint lui apprendre qu'on avait chassé les Français de Milan & de Pavie. Il reçut ces nouvelles avec tant de satisfaction, qu'il expira peu après de plaisir. Cette mort est assez singulière dans un Pape.

La prudence nous prescrit certains moments heureux pour quitter un emploi, on une charge considérable. On se retire alors du monde avec toute son estime ; quelques heures après on commence à l'ennuyer. Il est de l'intérêt d'un homme sage de connaître le temps le plus propre à faire retraite, & cette science ne s'acquiert pas aisément, elle demande une attention presque continuelle sur soi-même pour résister à l'amour propre ; sans quoi voudrait-on souscrire à cette maxime si judicieuse ?

Solve senescentem maturè sanus equum, ne Peccet ad extremum

ridendus & ilia ducat.

Je puis appliquer indifféremment à tous les hommes ce qu'Horace appliquait en particulier aux Poètes qui voulaient vieillir sur le Parnasse ; mais ce serait peu de chose, si nous n'étions que ridicules & un certain âge.

Chapitre VII

Examen d'une pensée de Valère Maxime

[Retour à la table des chapitres](#)

Je me sais bon gré de pourvoir ici faire l'éloge d'Anacréon. C'est à mon jugement le Poète le plus tendre de toute l'Antiquité, & celui qui a le mieux connu le fin de la galanterie. Ses vers ont beaucoup de cet agrément qui plait aux Connaisseurs, sa manière de faire l'amour se sent plus de notre siècle, que de celui où il vivait ; c'est là une marque de la beauté de son génie. Les Anciens n'avaient aucune teinture de la vraie politesse, & j'ose dire, malgré l'estime qu'on a pour eux, qu'ils étaient aussi grossiers dans une ruelle, qu'on y est aujourd'hui délicat. Il a fallu bien des siècles pour perfectionner l'Art d'aimer.

On me pardonnera si je m'intéresse un peu trop à ce qui regarde Anacréon, il est du nombre de ces grands Hommes qui sont nés uniquement pour plaire. Valère Maxime lui a dressé un éloge magnifique & d'un tour assez nouveau. *La Nature*, dit-il, *a paru très libérale a son égard, en le douant de l'esprit poétique, & en lui accordant une mort tranquille.* Il joint ces deux choses ensemble, mais je crois le second avantage préférable au premier. On se repent quelquefois d'être Poète, & l'on se trouve toujours bien de n'avoir pas le loisir de regretter la vie. Au reste, la pensée de Valère Maxime est fort de mon goût Qu'on ne s'imagine point qu'Anacréon se fit un métier de composer des vers. Sensible à la tendresse, & aimant avec fureur la bonne chère, il ne donnait à l'étude que le temps qu'il déroba à son plaisir. On voit aussi régner dans la plupart de ses comportions un air de nonchalance, qui le faisait souhaiter de tous les honnêtes gens de la Grèce Cet air même lui était si naturel, qu'on le représenta comme un homme à demi ivre, qui se préparait à jouer de la flûte.

Chacun sent avec plaisir quel avantage c'est que d'expirer tranquillement. Une mort douce est en quelque façon l'image de la vie : le point qui les sépare l'une de l'autre devient imperceptible. S'il y a quelque différence, elle n'est causée que par les objets qui nous environnent alors ; objets fâcheux & qui nous font faire de tristes réflexions. Car la mort en elle-même n'a rien de lugubre, c'est un moment semblable à celui où l'on se livre au sommeil ; & faut-il tant de précautions pour s'endormir ?

Si j'ai avancé que la mort devait être l'image de la vie, on ne doit pas m'en faire un crime. J'entends cette vie tranquille, exempte de trouble & d'agitation, telle enfin que l'ingénieur Marot la souhaitait par cette épigramme.

S'on nous laissait nos jours en pais user,
Du temps présent à loisir disposer,
Et librement vivre comme il faut vivre,
Palais & Cours ne nous faudrait plus suivre,
Plaids, ne procès, ne les riches maisons
Avec leur gloire & enfumés blasons :
Mais sous belle ombre, en chambre & galeries
Nous pourmenans, livres & railleries
Dames & bains, seraient les passe-temps,
Lieux & labeurs de nos esprits contents.
Las, maintenant à nous point ne vivons,
Et le bon temps périr pour nous savons,
Et s'envoler, sans remèdes quelconques,
Puisqu'on le sait, que ne vit-on bien doncques ?

Chapitre VIII

Remarques sur le caractère de l'Empereur Vespasien

[Retour à la table des chapitres](#)

Il n'y a guère d'excès où la basse Flatterie n'ait précipité l'Homme, abandonné à lui-même. Peu contente de déguiser des crimes exposés à la vue publique, elle a souvent orné le Vice des dehors de la Vertu. Les plus grands Princes lui doivent une partie de leur gloire : la Vérité ne prodigue pas si aisément les louanges. C'est là ce qui rend la lecture de l'Histoire dangereuse, ou du moins peu agréable aux personnes sincères. Je ne connais point de Peuple au monde qui ait porté plus loin la flatterie que les Romains. Basement attachés à ceux qui les gouvernaient, ils ont approuvé & leurs fureurs & leurs extravagances. Les actions les plus criminelles devenaient l'objet de l'admiration publique. Je plains le sort des Rois : ils ne peuvent jamais s'assurer qu'ils sont vertueux. Souvent même on les met au rang des Dieux, lors qu'ils se croient tout à fait indignes de l'estime des hommes. Voilà une des plus grandes folies dont les Romains aient pu s'aviser : jamais ridicule n'a été porté plus loin.

L'Empereur Vespasien le fit bien sentir à ses principaux Courtisans, adulateurs fades & insipides. Voulant leur marquer qu'il était fore malade, il s'écria avec un sourire malin, *je m'aperçois que je vais devenir Dieu*. Le flatteur est insensible à de tels reproches : il ne peut se persuader que l'Homme aime la Vérité. Avec des talents médiocres, Vespasien a été un assez grand Prince. Il savait assaisonner d'un tour brillant les vertus les plus communes. Guidé par des mœurs douces & tranquilles, il ne regardait point le Trône comme le Théâtre des grandes passions. Il s'appliqua uniquement à rétablir la Justice, à faire fleurir les beaux Arts & à réprimer la licence des Soldats. Une heureuse médiocrité est quelquefois plus utile qu'un génie sublime, aux Rois qui veulent gouverner sagement.

Chapitre IX

Plaisances d'Auguste mourant, de Rabelais, etc.

[Retour à la table des chapitres](#)

Il est quelquefois nécessaire de faire sentir au Public, que ceux qu'on appelle grands Hommes ne diffèrent des autres que par la science de bien cacher leurs vices, ou par le choix de certains défauts éclatants. Beaucoup d'adresse leur tient lieu de mérite, & je suis persuadé que telle action qu'on admire depuis longtemps, paraîtrait méprisable, si l'on en pouvait pénétrer le véritable motif. Le monde est une dupe qu'on trompe quand on veut, & sans beaucoup de peine. Il y a pourtant certaines mesures à garder avec lui : ceux qui réussissent le mieux sont traités de grands Hommes, & les autres sont généralement oubliés. Quelle bizarrerie !

Auguste a été un de ceux qui ont le mieux dissimulé leurs défauts. Habile dans cette politique raffinée que Machiavel a réduite en préceptes, il cachait son ambition sous de beaux dehors. Fidèle en apparence & ce qu'il devait aux lois du Triumvirat, il ne cherchait en effet qu'à se rendre seul Maître de l'Empire. Jamais personne n'a su mieux que lui l'art de mettre tout à profit ; l'esprit qui ne laisse perdre aucun des avantages qui se présentent, est le plus propre pour Trône.

Peu semblable aux Princes qui veulent seulement qu'on les craigne, Auguste voulait qu'on l'estimât. C'était pour y forcer toute la République, qu'il eut envie de quitter l'Empire. Sa feinte modération lui valut mille éloges, Né pour les plaisirs, il aima la Paix & fit fleurir les Sciences. Sa Cour était polie & agréable, en un mot, le rendez-vous des beaux esprits de toute l'Europe. Les Virgiles & les Horaces n'eurent d'autre titre que leur mérite pour y être admis. Ce fut avec de telles gens qu'Auguste mena une vie d'autant plus voluptueuse qu'il connaissait par lui-même tout le prix de la volupté. Suétone nous

assure que sa dernière maladie ne lui ôta rien de son enjouement naturel. Se voyant un jour plus mal qu'à l'ordinaire, il demanda un miroir, & fit accommoder ses cheveux, comme si cette parure allait lui servir de quelque chose. Après quoi il se tourna vers ceux qui étaient dans sa chambre, & leur dit en riant : *Trouvez-vous que je sois bon Comédien ?* Cette plaisanterie fut relevée par un vers Grec, dont voici le sens.

Que chacun aujourd'hui s'abandonne à la joie.
Je rends grâce au Destin de la mort qu'il m'envoie.

On peut ici rappeler ce bon mot de Pétrone, *Mundus universus exercet histrioniam*, tous les hommes sont Comédiens. Ils se donnent en spectacle à tour de rôle, les uns sont sifflés & les autres applaudis, le caprice en décide : je dis bien le caprice, car la Raison oserait-elle le faire ?

Les dernières paroles de Rabelais sont assez semblables à celles d'Auguste. Cela ne m'étonne point, Rabelais était un plaisant de profession, original en ce genre d'écrire qui dépend d'un mélange bizarre de sérieux & de comique. Peut-être lui a-t-on fait trop d'honneur dans ces derniers temps, lorsqu'on a voulu trouver du mystère dans tout ce qu'il a écrit. Quoiqu'il en soit, un Commentaire sur cet Auteur pourrait plaire, s'il partait de main de maître. On a dit quelque part que Gui Patin avait entrepris ce travail ; personne certainement n'y était plus propre que lui,

Tout le monde rend justice au Cardinal du Bellai, qui protégea Rabelais d'une façon particulière. À peine fut-il informé de sa maladie, qu'il envoya un Page pour savoir de ses nouvelles. De pareilles attentions deviennent assez rares dans ceux qui sont au-dessus des autres, ou qui croient l'être. Rabelais badina longtemps avec le Page qui l'était venu voir : mais sentant tout à coup que sa mort approchait, rapporte à Monseigneur, lui dit-il, l'état où tu me vois : je m'en vais chercher un grand peut-être ; il est au nid de la pie,

qu'il s'y tienne & pour toi, tu ne seras jamais qu'un fol ; *tire le rideau, la farce est jouée*. Cette saillie est digne d'un homme qui excellait dans l'art de plaisanter. Je doute que notre siècle, quoique plus savant que celui où Rabelais vivait, put lui apprendre quelque chose de nouveau sur cet article.

J'ai parlé avec assez de précision des deux morts précédentes, il est juste de passer maintenant à celle de Malherbe, l'un des premiers & des plus grands Maîtres qui aient formé le goût de la France. Monsieur Despreaux nous a fait sentir toute l'obligation que notre Poésie lui avait : elle changea tout d'un coup, & devint réglée, d'indocile & de libertine qu'elle était auparavant. Malherbe avait un génie heureux, & propre à se frayer de nouvelles routes : il pensait noblement, il peignait les objets d'une manière vive & touchante ; en un mot, il était né avec les dispositions qu'Horace demande dans un Poète.

Cui mens diviniior, atque os Magna sonaturum, des nominis hujus honorem.

Racan, homme de qualité, & bel esprit en même temps, nous a laissé la vie de Malherbe écrite d'un air fort sincère. On y remarque avec plaisir qu'il était assez Philosophe, surtout depuis la mort de son fils : il donna même de grandes marques de Stoïcisme pendant sa dernière maladie, & ces marques ne doivent point, à mon avis, paraître suspectes. Une heure avant que de mourir *il s'éveilla*, dit Racan, *comme en sursaut, pour reprendre son hôtesse qui lui servait de garde, d'un mot qui n'était pas bien Français à son gré ; & comme son Confesseur lui en fit réprimande, il lui dit qu'il ne pouvait s'en empêcher, & qu'il voulait défendre jusques à la mort la pureté de la Langue Française* : Voilà une délicatesse d'oreille poussée à bout & donc il n'y a aucun exemple dans nos Puristes nouveaux. On sait bien quels sont les Auteurs que je veux désigner par là.

Malherbe n'avait pas trop bonne opinion de la Poésie, quoiqu'il se

fut toujours adonné à ce genre d'écrire. Quelqu'un se plaignait devant lui de ce qu'il n'y avait des récompenses que pour ceux qui allaient à l'armée, ou qui entraient dans les affaires ; il lui avoua franchement qu'il n'en était pas surpris & *qu'un Poète lui paraissait aussi utile à un État, qu'un bon Joueur de quilles*. Je ne veux pas tout à fait approuver cette comparaison ; elle choque trop de personnes à la fois. Je dirai pourtant que je trouve assez étrange, qu'il y ait un Art particulier dans le monde de débiter des fables & des mensonges.

Chapitre X

Traduction d'un morceau considérable de Suétone

[Retour à la table des chapitres](#)

L'illustre imitateur de Théophraste a proposé dans ses nouveaux Caractères un problème assez curieux que personne n'a encore résolu. Il voulait qu'on lui déterminât au juste, quelle sorte d'esprit était propre à faire fortune. Cette question devient plus difficile & plus compliquée de jour en jour : car jamais on n'a tant vu de ces hommes méprisables qui s'élèvent sans aucun mérite : notre siècle sera sous ce point de vue un siècle assez bizarre. Quoiqu'il en soit, tous les Royaumes ont fourni des établissements pompeux où le hasard seul avait part ; ce qui est aussi propre à exciter les fous qui courent après la fortune, qu'à rendre sages ceux qui la méprisent.

L'Empire Romain a vu souvent de ces hommes peu illustres, que le destin capricieux & bizarre conduisait jusques sur le Trône. Salvius Othon, un des douze premiers Césars, peut en servir d'exemple. Le mariage honteux de son bisaïeul, & l'attachement de Tibère pour sa grand-mère, furent les deux sources de son bonheur. Une mauvaise circonstance sert autant qu'une bonne, pour nous faire briller dans le monde. Combien de fortunes ne sont dues qu'à des crimes ?

Othon n'avait aucune de ces qualités éminentes qui sont nécessaires à un Souverain. Naturellement timide, il ne voulut jamais paraître à la tête de son armée pour combattre en personne Vitellius. Sa lâcheté ruina entièrement ses affaires, & la crainte de tomber vif entre les mains d'un ennemi cruel, lui fit prendre la résolution de se tuer. Voici comme Suétone rapporte ce fait.

Un Soldat ayant appris à Othon la défaite entière de son armée, &

ne pouvant lui faire croire cette nouvelle, parce qu'on l'accusait de fourberie, ou de lâcheté ; ce Soldat, dis-je, tira son épée & se tua. L'Empereur frémit à cette vue & jura qu'il ne serait jamais la cause de la mort de personne. Se tournant ensuite vers ses principaux Courtisans, il les pria de lui donner un bon conseil. Après plusieurs protestations semblables de confiance & d'amitié, il rentra dans son cabinet pour écrire à sa soeur deux Lettres de condoléance. Il crut aussi que l'on devait s'engager à brûler certains papiers secrets, & à remettre aux plus fidèles de ses domestiques tout l'argent qui lui restait entre les mains.

Après ces préparatifs, Othon s'aperçut par quelque émeute populaire qu'on arrêta prisonniers ceux qui voulaient sortir de la ville. Il défendit expressément aux principaux Officiers de sa Cour de leur faire aucun mal, & il s'écria d'un air moqueur, *prêtons-nous à la vie encore l'espace une nuit*. Tout le monde eut alors la liberté de le voir ; il but un verre d'eau, & ayant choisi le plus tranchant de deux poignards qu'on lui présenta, il le mit lui-même sous le chevet de son lit. Après quoi il se coucha tranquillement, les portes de sa chambre ouvertes, & il s'endormit sans aucune inquiétude. Son premier soin en s'éveillant fut de rechercher son poignard & de s'en frapper.

Ainsi mourut Othon, toujours faible & toujours inconstant, excepté le dernier jour de sa vie. La chose me paraît assez bizarre : il ne devint grand Homme que dans le temps que les autres cessent de l'être.

Chapitre XI

De quelques femmes qui sont mortes en plaisantant

[Retour à la table des chapitres](#)

Je ne crois pas que l'intrépidité soit la vertu favorite du beau sexe. Il semble que les passions douces & flatteuses qui lui sont tombées en partage, l'empêchent d'avoir du goût pour un héroïsme trop relevé. Cela ne m'étonne point ; tout caractère dont l'enjouement est la base, s'accommode peu de ce qu'il y a de sublime dans les mœurs. Naturellement tendres, & coquettes par raison les femmes ne cherchent qu'à exceller dans l'art de plaire. Bien loin de vouloir en imposer au monde par un courage affecté, elles se font un point d'honneur de montrer quelque faiblesse. On aurait grand tort de les en blâmer : une belle triomphe, même en cédant.

Quoique l'intrépidité soit inutile aux femmes, on ne laisse pas de trouver parmi elles des Héroïnes, des Philosophes, & même des esprits forts. Tout dépend des premières impressions qu'on leur donne ; & en général les personnes qui ont le plus de vivacité sont les plus propres à se laisser prévenir. L'Histoire ancienne & moderne ne nous parle que d'un très petit nombre de femmes qui ont badiné avec la mort. Une des plus remarquables est Mademoiselle de Limeuil, fille d'honneur de Catherine de Médicis. Toute jeune encore, elle se fit connaître à la Cour par ses bons mots, & même par des pasquinades remplies de sel attique. Un ancien Auteur avoue sans peine qu'*elle était fort grande parleuse, brocardeuse, & très bien & fort à propos*. Est-il un lieu au monde où l'humeur médisante trouve mieux son compte qu'à la Cour ? Quand elle ne serait pleine que de ces sots de qualité, qui préfèrent le clinquant du Taffe à l'or de Virgile, un Satirique y serait au comble de sa joie.

Je ne puis finir de meilleure grâce ce qui regarde Mademoiselle

de Limeuil, qu'en me servant des propres termes de Brantôme. Voici comme il s'exprime, avec sa naïveté ordinaire « Quand l'heure de la mort fut venue, elle fit venir à soi son valet, qui s'appelait Julien, & qui savait très bien jouer du violon. Julien, lui dit-elle, prenez votre violon, & sonnez-moi toujours, jusqu'à ce que vous me voyez morte, la défaite des Suiffes, & le mieux que vous pourrez ; & quand vous serez sur le mot, *tout est perdu*, sonnez-le par quatre ou cinq fois le plus piteusement que vous pourrez Ce que fit l'autre, & elle-même lui aidait de la voix, & quand ce vint *tout est perdu*, elle réitéra par deux fois, & se tournant de l'autre côté du chevet, elle dit à ses compagnes, *tout est perdu à ce coup & à bon escient*, & ainsi décéda. ». Mademoiselle de Limeuil avait une sœur parfaitement belle, mais qui ne la valait pas du côté de l'esprit. Telle est la destinée de la plupart des choses excellentes : on ne les voit presque jamais unies ensemble, & cependant a-t-on quelque droit de s'en plaindre ?

Il ne faut pas longtemps consulter le goût des femmes, pour savoir qu'elles aiment mieux être jolies & un peu sottes, que spirituelles avec beaucoup de laideur. Cette préférence qui se donne à la beauté me paraît un sentiment commun à tout le sexe. La Reine Élisabeth n'en était pas exempte : malgré l'orgueil du Trône, elle fit un présent considérable à un jeune Hollandais qui l'avait seulement trouvée belle. Remarquons en partant que l'amour propre est inséparable de l'homme : je ne sais même s'il ne fait pas une partie essentielle de son caractère. Celui qui en serait destitué, ne pourrait au plus devenir qu'un habitant de la République imaginaire de Platon.

Je ne prétends pas ici faire le procès à la mémoire d'Élisabeth. J'avoue avec plaisir qu'elle était née ce que les autres Princesses ne deviennent que par une longue étude. Jalouse de son pouvoir, & habile dans l'art de se faire craindre, elle témoigna au tant de courage pendant sa vie, que d'indifférence à sa mort. Voici ce que j'en ai lu dans les Mémoires secrets d'un fameux Italien, nommé Vittorio Siri. Cette Reine étant assise sur son lit, les yeux tournés vers la terre & un doigt dans la bouche, fit venir sa Musique ordinaire, qu'elle entendit

jusqu'au dernier soupir avec une joie inconcevable. On ne doit point trouver mauvais qu'une femme se procure à l'approche de la mort, tous les plaisirs dont son imagination peut s'aviser : elle éloigne par là des idées trop accablantes ; une diffraction agréable est souvent un remède sûr contre bien des chagrins.

Qu'on me permette de joindre à la mort d'Élizabeth, celle d'Anne de Boleyn sa mère. Fameuse par sa grandeur, autant que par ses disgrâces, elle ne descendit du Trône que pour monter sur l'échafaud. Peu de jours heureux lui valurent une mort bien flétrissante : il est quelquefois à craindre d'être trop bien avec la fortune, elle se plait à jouer de mauvais tours. Anne de Boleyn fut sujette à de grandes inégalités d'esprit pendant tout le temps de sa prison : elle pleurait & chantait tour à tour, elle passait en un moment de la joie à la tristesse. Étant sur l'échafaud, elle demanda à l'Exécuteur s'il savait bien son métier, & tout d'un coup on la vit s'abandonner à de grands éclats de rire. Il y a peut-être un peu d'extravagance & de bizarrerie dans cette conduite : mais qui ne sait que les plus grands Hommes pêchent par ces deux en droits ? Un Ancien l'a dit, *Nullum magnum ingenium sine mixtura dementiæ.*

Chapitre XII

Des dernières heures de Madame de Mazarin

[Retour à la table des chapitres](#)

Le nom & les aventures de cette Duchesse ont fait tant de bruit dans le monde, que j’aurais mauvaise grâce d’entrer ici dans un trop grand détail. Elle fut menée en France à l’âge de six ans, & elle hérita des biens immenses du Cardinal Mazarin, en épousant le Duc de la Meilleraye. L’humeur scrupuleuse & sévère de son mari l’obligea, après plusieurs séparations passagères, de sortir de France. Elle se fixa en Angleterre, & y fut généralement estimée de tout le monde. Monsieur de Saint Evremond, qui se connaissait si bien en mérite, s’attacha à elle d’une façon toute particulière, & ne perdit aucune occasion de la louer. Quoiqu’elle ne soit pas l’Auteur des Mémoires qui portent son nom, on ne peut sans injustice lui refuser le titre de bel esprit.

Elle fit en mourant l’aveu du monde qui prouve le mieux une indévotion enracinée. Je me ferai assez entendre, en disant qu’elle expira aussi nonchalamment que si tout allait finir avec elle. En effet un Auteur curieux nous apprend ¹⁰ qu’elle conserva jusqu’au dernier moment de sa vie, les mêmes sentiments que M. de Saint Evremond lui attribue dans une de ses Lettres : où pour la détourner du dessein qu’elle avait pris de se retirer dans un Couvent, il lui parle de cette manière : *Encore si vous étiez touchée d’une grâce particulière de Dieu, qui vous attachât à son service, on excuserait la dureté de votre condition par l’ardeur de votre zèle, qui vous rendrait tout supportable. Mais vous n’êtes, ni convaincue ni touchée, & il vous faut apprendre à croire celui que vous allez servir si durement.* Dans la situation où se trouvait Madame de Mazarin, on se met aisément

¹⁰ Voyez la vie de M. de Saint Evremond, pages CCXVII & CLXXXI. Édition de Paris, 1711.

au-dessus de ces formalités dont les superstitieux se servent à l'approche du trépas.

Elle avoua cependant qu'elle était fâchée de mourir avant M. de Saint Evremond. *Je voudrais voir*, dit-elle agréablement, *s'il conservera jusqu'à la fin & cette indifférence pour la vie & cet esprit libre de préjugés, dont il se fait un si grand mérite.* L'événement ne démentit point des souhaits si favorables aux Esprits forts. En effet on ne remarqua en lui aucun regret de quitter la vie, quoique son unique étude pendant plus de quarante ans eût été de courir après toutes sortes de plaisirs. Il donna tête baissée dans l'éternité, pour me servir d'une expression de Montagne, sans la considérer ni la reconnaître. L'Auteur de sa Vie n'a pas jugé à propos d'entrer dans aucun détail : mais son silence en dit assez.

J'ai appris d'ailleurs qu'au lieu de s'affliger à la vue de la mort, Monsieur de Saint Evremond avait réservé toute sa gaieté pour ces derniers moments. Plus enjoué & plus badin qu'à l'ordinaire, il plaisantait agréablement sur sa fin prochaine. Il dit un jour qu'*il avait grande envie de se réconcilier*, & comme on interprétait ces paroles dans un sens dévot, il s'expliqua en ajoutant que *c'était avec l'appétit.* Je retrouve avec plaisir dans cette saillie, le véritable caractère d'un vieillard voluptueux.

Ceux qui ont entendu parler de Mademoiselle de Lenclos, seront bien aises d'apprendre un fait curieux qui la regarde. Cette charmante personne nous a montré qu'il pouvait y avoir de la délicatesse jusques dans le libertinage. Elle fut tour à tour maîtresse de plusieurs Seigneurs de la Cour ; mais loin d'agir avec eux en femme intéressée, elle se piqua toujours d'une libéralité ingénieuse & propre à réveiller les plaisirs. Aussi tous ceux qui l'avaient aimée pendant sa jeunesse se firent un devoir de lui envoyer des présents considérables, quand l'âge lui eut ôté tous ses charmes. Monsieur le Duc de la R... ne fut pas des derniers. Le père de Mademoiselle de Lenclos l'avait excitée par de puissances raisons à suivre le train de vie qu'elle embrassa dans

la suite, car étant au lit de la mort, il la fit venir, & l'ayant regardée d'un oeil languissant, *Ma fille*, lui dit-il, *vous voyez que tout ce qui me reste en ce moment est un souvenir fâcheux des plaisirs qui me quittent. Leur possession n'a pas été de longue durée, & c'est la seule chose dont je puis me plaindre à la Nature : mais hélas ! Que mes regrets sont inutiles ! Vous qui avez à me survivre, profitez d'un temps précieux, & ne devenez point scrupuleuse sur le nombre, mais sur le choix de vos plaisirs.*

Je tiens ces particularités d'un homme d'esprit, qui m'a assuré les avoir apprises de Madame de Lenclos. Elle connaissait à fond tout le prix d'une vie voluptueuse, & elle voulait qu'on lui rendît là-dessus justice.

Chapitre XIII

Additions à ce qui a été dit dans le IX^e & dans le XI^e Chapitre

[Retour à la table des chapitres](#)

Il suffit de nommer Machiavel, pour faire naître l'idée d'un excellent Politique. La nature l'avait forcé dès sa jeunesse, à faire ce qu'il y avait d'essentiel dans la science de l'homme d'État. Elle l'engagea peu après à entrer dans le cabinet des Princes, & à démêler les principaux motifs qui les faisaient agir. Avec un esprit pénétrant, il ne pouvait qu'y beaucoup profiter. Aussi ses Ouvrages représentent-ils naïvement ce que le Trône exige du Souverain, & ce que le Souverain exige de ses Sujets. On me permettra de ne point assurer que cela s'accorde toujours avec l'équité naturelle.

Florence était la patrie de Machiavel. Né avec un esprit inquiet & républicain, il ne put s'accommoder de la nouvelle domination des Médicis. Cependant la chose devait paraître délicate à tout homme de bon sens. On punissait alors le moindre soupçon avec autant de sévérité que le vrai crime & c'en était un que d'avoir plus d'esprit que les autres.

La trop bonne opinion qu'on avait des lumières de Machiavel pensa lui coûter cher. On le crut Auteur d'une conjuration qui s'était tramée contre le Cardinal Julien de Médicis, & on le vint arrêter par son ordre. Sa prison dura plusieurs mois, & la perte de tous les biens suivit son élargissement. Ce fut alors qu'il commença à se déchaîner contre les nouveaux Tyrans. Philosophe rigide, il se faisait honneur de sa misère ; & Satirique outré, il se moquait de tout. La mort même, qu'il attendait avec impatience, lui parut un nouveau sujet de raillerie. Plus hardi en cela que le fameux Arétin, qui, ayant plaisanté toute sa vie, n'osa le faire en expirant, il était tombé dans un bigotisme outré.

Le faible d'un certain âge est la superstition. Les grands Hommes, avec toute leur adresse, ont quelquefois bien de la peine à s'en exempter. Périclès, qui avait toujours fait l'esprit fort, se voyant désespéré des Médecins, eut recours aux ligatures & aux incantations magiques. Un de ses amis l'étant venu voir, lui demanda des nouvelles de sa santé. *Jugez, dit-il, du malheureux état où je me trouve, par l'attirail qui m'environne. Il faut que je sois bien malade, puisque je suis devenu superstitieux.* L'homme me paraîtrait véritablement habile, s'il pouvait se mettre au-dessus des impressions machinales. Mais, quoi ! A-t-il assez de force d'esprit pour cela ?

Je vais passer à la mort de Buchanan, où peut-être on trouvera plus de courage que dans celle de Périclès. Cependant les dernières paroles de ce fameux Grec prises en un certain sens peuvent plaire aux Connaisseurs. Buchanan écrivait avec beaucoup de politesse : son Histoire d'Écosse est en son genre une des plus fines productions des Modernes. Il est étonnant, disait Monsieur de Thou, qu'un homme, sorti de la poussière du Collège ait si bien entendu les intérêts des Princes. Buchanan était Écossais de nation : Il sortit fort jeune de sa patrie, & après avoir longtemps voyagé, il y revint passer les dernières années de sa vie. Un mérite connu lui avait procuré à la Cour une fortune assez considérable. À peine commençait-il à en goûter toutes les douceurs, qu'une fièvre lente vint le préparer à la mort. Sa maladie ne l'étonna point : un philosophe se détermine d'autant plus aisément à quitter la vie, qu'il ne tient presque point aux objets extérieurs

Buchanan pendant tout le cours de sa fièvre ne voulut prendre aucun remède. Soigneux de consulter les mouvements secrets de la nature, il s'abandonnait à un instinct guidé par le bon sens. Nullement convaincu de la capacité des Médecins, il les bravait ouvertement : on dit même qu'après avoir appris d'eux que le vin lui était mortel, il prit un verre à la main, & mourut en récitant cette élégie de Propérce :

*Cynthia prima suis miserum me cepit ocellis,
Contactum nullis ante cupidinibus*

Tum mihi, etc.

Si le Public se déclare jamais pour ceux qui expirent d'une manière conforme à leur génie & à leurs passions favorites, on avouera sans peine que Buchanan est mort en parfait buveur, & la fameuse Laïs en femme galante, Ce dernier caractère était peut-être le plus difficile à soutenir.

Laïs avait une de ces beautés privilégiées dont la nature paraît assez avare Elle eut toujours à sa fuite une foule d'amants choisis, qui achetaient chèrement ses moindres faveurs. Savante en l'art de toucher & de plaire, elle dompta jusques à des Philosophes, gens farouches & intraitables, que l'amour ne réduit qu'avec peine ; mais enfin il réduit tout, & la Sagesse elle-même est obligée de céder aux efforts d'une coquette habile. On peut s'imaginer aisément quelles étaient les occupations de Laïs. En qualité de jolie femme, elle ne songeait qu'à sa parure ; en qualité de conquérante, elle se procurait chaque jour de nouveaux charmes. La vieillesse, qui est ordinairement accompagnée de regrets & de chagrins, ne lui fit point quitter son train de vie. Elle expira au milieu de ces mêmes plaisirs qui lui avaient été si chers. Qu'il me soit permis de ne point m'expliquer plus ouvertement, de peur de blesser la pureté de notre langue.

C'était sans doute à la mort de Laïs qu'Ovide faisait allusion dans ces vers échappés à une Muse trop indiscreète.

*O utinam Veneris possem languescere motu
Cum moriar, medium soluar & inter opus.*

Chapitre XIV

Remarques sur les dernières paroles d'Henri VIII, Roi d'Angleterre, du Comte de Grammont, etc.

[Retour à la table des chapitres](#)

La Religion des Rois est bien différente de celle du Peuple, quoiqu'en apparence elle semble être la même. Superstitieux, inappliqué, peu capable d'examen, le Peuple se laisse aisément séduire. Sa folle avidité pour le merveilleux ou pour l'incroyable, lui fait souvent rechercher le faux. La Vérité nue & dépouillée de ces ornements flatteurs qui surprennent l'imagination, le fatigue : quelquefois même elle l'ennuie. Les Rois au contraire regardent la Religion comme une parue de leur domaine, qu'ils sont maîtres d'aliéner, quand il leur plait. Nourris dans ces sentiments, ils insultent à l'ignorance populaire & se jouent, pour ainsi dire, de la crédulité de leurs Sujets. Que la condition des hommes qui obéissent, est malheureuse ! On les trompe grossièrement & pour comble de disgrâce on les oblige à respecter le plus vil séducteur.

Il n'y a guère de Pays où la Religion n'ait joué des rôles assez bizarres. Une destinée malheureuse la rend propre à fournir des scènes comiques, souvent même burlesques. L'incrédulité s'en divertit. Amie de la Raison, elle n'est point soumise à ces passions fines. & ingénieuses que la Politique fait mettre en œuvre. Je ne vois que l'ignorance capable d'approuver ces grands changements qui arrivent dans le sein des Religions, ils ne me paraissent souvent fondés que sur l'ambition ou sur un désir aveugle de se venger. C'est peut-être à ces deux motifs qu'on peut légitimement attribuer la révolution arrivée en Angleterre sous le règne d'Henri VIII.

Ce Prince était né grand homme : persuadé cependant qu'il devait régler ses démarches plutôt parce qu'il pensait lui-même, que parce

que les autres pouvaient penser. Il y a là-dessous une espèce de vanité qui égale le vrai courage ; Henri VIII abandonné des Médecins, demanda un verre de vin blanc & comme on le lui présentait, Il s'écria d'un ton railleur, *tout est perdu*. Ces dernières paroles qu'il proféra ensuite jusques à la mort, témoignèrent ouvertement l'aversion qu'il avait pour les Moines gens vils, intéressés & haïssables par la bassesse de leurs mœurs.

Le Comte de Grammont n'était pas fort éloigné de cette espèce de mépris. Sensible aux charmes d'une vie voluptueuse il dédaignait de s'instruire des différentes opinions des hommes. Leur bizarrerie les avait rendues méprisables à ses yeux. Le Roi prévenu de son irréligion & instruit en même temps qu'il était dangereusement malade, lui envoya le Marquis de Dangeau, pour l'exciter à mourir en bon Chrétien. Chaque âge a son goût & ses maximes. *M. de Grammont*¹¹ *qui était presque agonisant se tourna alors du côté de la Comtesse sa femme qui avait toujours été fort dévote & lui dit : Comtesse, si vous n'y prenez garde, Dangeau vous escamotera ma conversion. Cette saillie paraissait si heureuse à M. de Saint Evremond, qu'il l'aurait achetée aux dépens de sa vie : les esprits forts ne sont pas toujours ceux qui meurent avec le plus de hardiesse. Que ne doit-on pas craindre du dérangement de notre machine ?*

Le *bon homme* Des Yveteaux (c'est ainsi que le nommait la charmante¹² Ninon) se voyant peu éloigné de la mort, fit jouer Une sarabande : afin, disait-il, que fin me passât plus gaiement. C'est connaître tout le prix de la vie, que de n'en vouloir pas abandonner un seul moment à la crainte ou à la tristesse.

¹¹ Voyez la Vie de M. de Saint Evremond, donnée au public par M. Des Maizeaux, page CCIV. & suiv. édition de Paris.

¹² M^{elle} de Lenclos.

Chapitre XV

Additions à l'Histoire de l'Académie Française

[Retour à la table des chapitres](#)

Il n'y a guère d'Ouvrage plus propre à faire sentir le génie de la Langue Française, que les Plaidoyers de M. Patru. Également éloigné de la sécheresse & de l'affectation, son éloquence est partout mâle, nerveuse & susceptible de nouvelles idées. Peut-être ne lui a-t-il manqué, pour être grand Orateur, que de savoir l'art de plaider heureusement. M. Patru négligea toujours les faveurs de la fortune, si difficiles à acquérir sans crime. Satisfait de sa médiocrité, il vivait dans l'indépendance.

M. Bossuet, Évêque de Meaux, ayant appris qu'il était au lit de la mort, l'alla trouver & l'excita par les paroles du monde les plus séduisantes, à jouer le dernier acte de la Comédie, à la manière de l'Église de Rome. *Monsieur*, lui dit-il, *on vous a regardé jusques ici comme un esprit fort : Songez à détromper le public par des discours sincères & religieux. Il est plus à propos que je me taise*, s'écria-t-il d'un air badin. *On ne parle en ces derniers moments que par faiblesse ou par vanité.*

Il y a des grimaces de Religion, il y en a de Politique auxquelles on veut soumettre les mourants. C'est par là que des Corps considérables se soutiennent dans le monde, & que des Sociétés nombreuses se sont enrichies. On pourrait trouver un point de vue sous lequel toutes leurs fourberies paraîtraient bien ridicules. Le Président R***, une heure avant que d'expirer, leur fit bien sentir ce qu'il en pensait. *Vous serez payé*, dit-il à un Prêtre qui l'était venu exhorter à la mort, *mais laissez-moi en repos.*

Je trouve un plus grand air de singularité dans la mort de

M. Pellisson, principalement connu par son Histoire de l'Académie Française. Il avait été Secrétaire de Monsieur Fouquet & il fut enveloppé dans sa disgrâce. Le crédit de ses amis, son mérite personnel & surtout la réputation de bel esprit qu'il s'était acquise, le tirèrent enfin de la Bastille. Chose étrange, comme à la Cour les grands postes sont glissants.

Il s'abandonna dans la suite aux controverses ; genre d'étude sec, épineux & plein d'illusions. Il écrivit même contre les Calvinistes d'une manière assez vive, mais sans aucun fruit : telle est la destinée de toutes les disputes de Religion. Je suis uniquement surpris qu'un homme aussi zélé pour le Catholicisme que M. Pellisson, n'en ait voulu donner aucune marque extérieure, au lit de la mort. Il avoua que jusqu'à ce moment *il n'avait agi que par politique*. Rien n'est plus burlesque que de s'imaginer que l'homme écrit toujours suivant ce qu'il pense, & pense toujours suivant ce qu'il écrit.

Chapitre XVI

De la mort de Gassendi & du célèbre Hobbes

[Retour à la table des chapitres](#)

Il y a une Philosophie austère & sauvage, dont je ne fais aucun cas. Elle n'aime la sagesse que par rapport à cette sévérité chagrine qui l'accompagne. Elle tire l'homme du commerce de la vie pour le plonger dans des spéculations chimériques. Tout ce qui est simple & naturel, lui déplaît : la vérité même perd chez elle une partie de son mérite.

C'est cette espèce de Philosophie qui a été le partage des plus fameux Misanthropes ¹³ de l'antiquité. À force de discussions & de recherches épineuses, ils se sont trouvés au-delà du vrai. Que ce soit un paradoxe ou non : j'ose assurer qu'on arrive souvent à la folie, par le même chemin qui devait conduire à la sagesse. Il faut un jugement bien délicat pour ne s'y point méprendre, Rendons là-dessus justice à Épicure : personne n'a mieux su que lui rendre la volupté raisonnable. C'est un art charmant que celui de savoir jouir avec délicatesse des mêmes plaisirs que le vulgaire goûte grossièrement.

Gassendi est le Philosophe qui a mis dans un plus beau jour les sentiments d'Épicure, & c'est aussi le Philosophe moderne que j'estime le plus. Savant sans rudesse & poli par tempérament, il n'a donné la Physique que pour ce qu'elle était, obscure, douteuse & souvent fausse. Il a plus insisté sur la Morale : c'est aussi la Science qui devrait occuper l'homme uniquement, celle qui décide & du prix & de l'usage des plaisirs. Il est étonnant qu'on s'inquiète de tant de choses inutiles, & qu'on néglige l'art de vivre agréablement. Gassendi était peu jaloux de ses connaissances, même de celles qu'il devait à la pénétration de son génie. Il ne le témoigna que trop naïvement à

¹³ Diogène, Chrysippe, etc.

l'heure de la mort.

Un de ses amis le vint voir & l'ayant entretenu quelque temps sur sa maladie, lui demanda ce qu'il pensait alors. Gassendi, après s'être bien assuré que personne ne pouvait l'entendre, répondit en ces termes. *Je ne sais qui m'a mis au monde : j'ignore & quelle y était ma destinée & pourquoi l'on m'en retire.* On peut compter sur une ignorance, soutenue de l'étude de quarante années. Elle a moins de brillant que la Science présomptueuse, mais elle a plus de solidité.

Parlons maintenant du fameux Hobbes, un des plus grands génies d'Angleterre. Il pensait avec beaucoup de liberté & il s'exprimait avec beaucoup de hardiesse : l'air décisif a particulièrement caractérisé ses plus beaux ouvrages. Ennemi de la superstition, il haïssait tous ceux qui cherchent à entretenir la crédulité populaire. Les Théologiens surtout devinrent l'objet de son aversion. Il méprisait & leurs idées extravagantes & leur conduite ridicule. Rien n'est plus honteux pour le genre humain, que de voir un nombre presque infini de personnes dans le monde, destinées uniquement à forger des chimères & à répandre des erreurs. Hobbes ne se démentit point dans sa dernière maladie. Envisageant la mort sans effroi, il lut avec plaisir plusieurs épitaphes que ses amis lui destinaient & il dit en plaisantant qu'il leur préférerait celle-ci : *Voici la pierre du* ¹⁴ *Philosophe.* Prêt enfin à rendre l'âme, il s'écria : *Je vais faire un grand saut dans l'obscurité.* C'est l'incertitude où se terminent toutes nos méditations. Chose plaisante ! L'homme est assez habile, quand il est sincèrement convaincu de son ignorance.

Hobbes avait un faible, assez remarquable dans un homme peu attentif aux opinions populaires. Il craignait de se trouver seul : il redoutait ¹⁵ la puissance chimérique des Lémures & des Sorciers.

¹⁴ La raillerie est fondée sur ce qu'on se sert aussi en Anglais de cette expression, pour dire la *Pierre Philosophale*.

¹⁵ Voyez la Vie de Hobbes écrite en Latin.

Peut-on maintenant donner une définition exacte de l'Esprit fort ?

Chapitre XVII

Du caractère de l'Abbé Bourdelot

[Retour à la table des chapitres](#)

C'est un art difficile que celui de railler finement. Une plaisanterie délicate est l'ouvrage d'un goût excellent, & le lien le plus agréable de la Société. Cette matière n'est susceptible d'aucunes règles : la nature seule doit s'en mêler. Il faut qu'elle communique à l'esprit cette politesse vive, qui empêche sûrement que la conversation ne soit froide & inanimée. On tombe dans un défaut si essentiel ou par le comique outré ou par de fades plaisanteries. L'Abbé Bourdelot, si connu en France, évita ces deux extrémités, avec le plus grand bonheur du monde. Il était Médecin de Christine, Reine de Suède, dans le temps qu'elle voulut voir tous les Savants de l'Europe : action assez burlesque pour une Princesse raisonnable ! L'Abbé Bourdelot n'épargna point ceux qui apportèrent à la Cour toute l'austérité de leur cabinet. Il en faisait chaque jour de nouvelles plaisanteries : il attaqua particulièrement *Samuel Bochart* & le fameux Isaac Vossius qui avaient perdu parmi leurs livres, cette élégance d'esprit si nécessaire à la Société. Un défaut essentiel à ceux qui ne sont touchés que d'une étude délicate, est de mépriser les Sciences trop sérieuses & trop profondes. Ils ont peut-être raison : la politesse de l'esprit est préférable aux connaissances arides & aux recherches épineuses.

Lassé de la Cour de Suède, l'Abbé Bourdelot revint en France où il s'attacha particulièrement à Monsieur le Prince de Condé. Il fut bientôt connu de tous les Savants de Paris qui regardaient sa maison, comme le séjour de la liberté. On s'y assemblait toutes les semaines, une ou deux fois, & la raillerie délicate n'y était point épargnée. L'Abbé Bourdelot entretenait ordinairement la compagnie, d'une manière polie & enjouée. Il mourut avec les mêmes dispositions d'esprit : sa vivacité naturelle ne l'abandonna point.

Le Curé de Saint S... vint l'exhorter dans sa dernière maladie. Mais peu content de son zèle, il fut frappé de la grossièreté de ses expressions & il le pria de lui parler en Latin. Le Prêtre étonné s'accommoda à la volonté du malade & voulut citer un passage de Saint Augustin. *Quoi ! Monsieur*, dit-il, en ouvrant un œil mourant, *pouvez-vous approuver un pareil langage ? Mon oreille est choquée des expressions rudes d'un Africain*. Je n'ose décider si cette répartie est blâmable : mais aussi doit-on l'abandonner à la critique des personnes scrupuleuses ?

Chapitre XVIII

Remarques sur ceux qui ont composé des vers au lit de la mort

[Retour à la table des chapitres](#)

Le monde n'a jamais manqué de Poètes mais on en a vu peu qui aient expiré entre les bras des Muses. Il semble qu'elles soient trop badines pour un moment si sérieux. L'Empereur Hadrien n'en a pas jugé ainsi. Philosophe jusque sur le Trône, il composa une heure avant que de mourir ces vers pleins d'enjouement :

Ma petite âme, ma mignonne,
Tu t'en vas donc, ma fille, & Dieu sache où tu vas,
Tu pars seulette, nue & tremblotante, Hélas!
Que deviendra ton humeur folichonne ?
Que deviendront tant de jolis ébats !¹⁶

On remarque au travers de la gaieté d'Hadrien, un grand fonds d'incrédulité sur les affaires de l'autre monde ; Il était assez habile pour douter, mais il n'osait examiner pourquoi il doutait. C'est ordinairement à force d'étudier la Religion, qu'on se trouve engagé à ne rien croire. L'incertitude des grands Hommes s'établit sur les mêmes principes qui servent à convaincre le vulgaire.

Je crains d'en avoir trop dit sur une matière aussi délicate, Il y a certaines erreurs dans le monde, qui ont droit de paraître impunément & de braver toute la Philosophie. Ces sortes d'erreurs sont d'autant plus à craindre, que les hommes se font une loi de ne les point combattre.

Passons de l'Empereur Hadrien à quelques Savants de profession

¹⁶ Ces vers sont de la tradition de M. de Fontenelle.

qui méritent d'avoir place dans ce Recueil. Le premier qui s'offre à mon esprit est Elisius Calentius, Poète célèbre à la Cour d'Alphonse Roi de Naples. Il écrivait avec beaucoup de politesse, & n'écrivait que pour s'amuser : jamais personne n'a été plus propre que lui à prendre le temps comme il viendrait, & à ne point s'embarrasser du lendemain. Aussi a-t-il vécu dans une grande pauvreté, ne possédant pour tous revenus que le titre de bel esprit. Son épitaphe le témoigne assez ; c'est lui-même qui a eu soin de la composer en expirant.

Ingenium natura dedit, fortuna Poëtæ
Desuit, atque inopem vivere fecit amor.

Elisius Calentius ne pouvait mieux représenter son caractère que par ces vers, où l'on voit briller beaucoup de naïveté. Combien y a-t-il de Poètes à qui ils conviennent de la même manière ? Passerat, par exemple, n'eut d'autres biens qu'une réputation acquise à grands frais : il ne voulut pas même en amasser, faisant moins de cas de toutes les richesses du monde que de la vraie érudition. Voilà des sentiments que notre siècle aura de la peine à approuver, & quiconque oserait aujourd'hui les soutenir en Public, se ferait au moins traiter de visionnaire : tant il est vrai qu'on trouve peu de gens en état de comprendre, qu'il y a quelque chose de meilleur, par rapport à l'homme, que d'être riche.

Revenons à Passerat. Il avait l'esprit assez juste, & l'on voyait briller également en lui la vivacité de l'orateur & la douceur du Poète. Il était du nombre de Ces *hominum venustiorum* dont parle Catulle, & que nous ne pouvons bien exprimer en notre langue. Ce que je dis est connu de tous ceux qui ont lu ses Ouvrages, & qui sont encore touchés des grâces de la langue Latine. Comme Passerat aimait à railler finement, il conserva son esprit railleur jusque dans cette épitaphe qu'il se fit en mourant :

Jean Passerat ici sommeille
Attendant que l'Ange l'éveille,

Et croit qu'il se réveillera
Quand la trompette sonnera.
S'il faut que maintenant en la folie je tombe,
Qui ai toujours aimé la paix & le repos,
Afin que rien ne pèse à ma cendre & mes os,
Amis de mauvais vers ne chargez point ma tombe.

On peut remarquer en passant jusqu'où allait le bon goût de Passerat, qui ne voulait pas qu'on le louât d'une manière peu ingénieuse. Je ne sais si les mânes ne furent point troublés par quelque indiscret Panégyriste ; car c'est une chose difficile que de faire seulement un éloge médiocre.

Ne mettons pas au rang des louanges mauvaises & insipides, le remerciement que Mellin de Saint Gelais fit à son luth, de tous les plaisirs qu'il lui avait procurés. Ce remerciement est conçu en des termes assez choisis pour mériter l'attention du Lecteur.

Barbite, qui varios lenisti pectoris æstus,
Dum juvenem nunc sors, nunc agitabat amor,
Perfice ad extremum rapidæque incendia febris,
Quà potes infirme fac leviora seni
Certè ego te fasiam superas evectus in oras
Insignem ad citharæ fidus habere locum.

Il est aisé de voir que Mellin de Saint Gelais a composé ces vers presque en expirant Attentif à se procurer des idées divertissantes, il ne pouvait s'y prendre de meilleure grâce qu'en se livrant aux Muses. Aussi ont-elles une adresse merveilleuse pour bannir toutes sortes de chagrins : leur commerce fait oublier à l'homme qu'il est raisonnable, pour le plonger dans de douces rêveries. Que sais-je si les plaisirs qui dépendent d'une imagination peu réglée, ne sont pas les plus sensibles ? Le Poète Ronsard, se voyant au moment fatal où il devait mourir, s'avisa de faire des vers pour une maîtresse qu'il aimait depuis longtemps. La chose lui réussit : il quitta la vie sans s'en

apercevoir. Quoiqu'on en puisse dire, les caractères les plus sages ne sont pas toujours les plus propres à nous rendre heureux.

Chapitre XIX

Examen de quelques inscriptions assez curieuses

[Retour à la table des chapitres](#)

Il y a certaines professions dans le monde qui paraissent méprisables en elles-mêmes ; les personnes pourtant qui y excellent sont généralement estimées. Je voudrais qu'on me put rendre raison de cette bizarrerie.

Le métier de Courtisane est une chose odieuse, cependant Rhodope & Phryné ont paru avec éclat dans leur pays, & jamais la vertu ne leur aurait mérité autant d'applaudissement que leur Coquetterie. Assurées du goût que les hommes auront toujours pour leur métier, elles se sont même crues en droit de transmettre leurs noms à la postérité par des inscriptions & des monuments ; chose plaisante ! L'esprit humain sympathise tellement avec le faux, qu'on a jugé il y a plus de deux mille ans que nous serions ridicules & par un effet assez bizarre, les personnes qui ont porté ce jugement sont des Courtisanes.

Voici encore un Roi de Perse qui n'a pas fait plus d'honneur à la postérité C'est Darius I^{er} du nom ; il voulus en mourant qu'on gravât sur son tombeau ces paroles remarquables, *J'ai pu boire beaucoup de vin & le bien porter*. Ne faut-il pas un peu trop présumer du mauvais goût des hommes, pour vouloir gagner leur estime par une pareille inscription ? Ou plutôt, n'est ce pas que les hommes sont faits de manière qu'ils aiment moins une vertu commune, qu'un vice extraordinaire ? Darius était buveur de profession, & ne se croyait recommandable que par ce seul endroit.

Nous avons quelques Mathématiciens, fameux par leur grande sagacité, qui ont eu soin peu d'heures avant que de mourir, de faire graver sur leurs tombeaux ce qu'ils avaient trouvé de plus neuf en

Géométrie. Archimède, Ludolphe de Cologne & l'aîné de Mrs. Bernoulli, ont été de ce nombre. Peu envieux de titres inutiles ils se croyaient assez bien caractérisés par leurs nouvelles découvertes, sans avoir besoin d'aucune autre inscription.

Il n'y a peut-être que les Géomètres qui ne doivent rien au hasard : toutes leurs recherches sont fondées sur un travail immense, les autres Savants aiment à faire plus de bruit ; mais qu'on ferait tort à leur vanité, si l'on ne voulait estimer que ce qu'ils tirent de leur propre fonds !

Chapitre XX

Des grands Hommes qui n'ont rien perdu de leur gaieté, lorsqu'on les menait au supplice

[Retour à la table des chapitres](#)

Le courage de ces fameux criminels que leur malheur conduit sur l'échafaud est souvent une espèce de fureur pour conserver les débris d'une réputation mourante. Je ne sais quel désir de fausse gloire ne laisse rien alors aux mouvements de la nature. Nos Poètes tragiques ont fort bien connu cette dureté de courage ; ils inspirent aux Héros qui vont au supplice un air intrépide & féroce, qui s'aigrit par le ressouvenir de leur grandeur passée, & par l'approche d'une mort certaine. L'expérience nous apprend qu'on plaint ceux qui souffrent, & qu'on loue ceux qui souffrent courageusement. Ainsi la constance des illustres malheureux est intéressée : c'est le dernier hommage qu'ils rendent à la vertu, & c'est souvent un hommage forcé, qui ne mérite aucune estime. Je me défie de ces sentiments qui s'éloignent trop du naturel, & dont le sublime est mêlé de ridicule. Ces deux choses sont aussi voisines l'une de l'autre, que l'extrême sagesse & la folie.

On ne doit donc compter que sur le courage de ceux qui attendent nonchalamment les plus affreux supplices. Leur indifférence me paraît préférable à la vaine fierté de certains Héros qui insultent à leurs malheurs.

J'aime à voir un grand Chancelier d'Angleterre, qui continue ses bons mots, même après avoir entendu la condamnation. On s'aperçoit bien que je parle de Thomas Morus, un de ces hommes illustres, qui se perdent par trop de mérite : c'est quelquefois le plus grand des malheurs que de penser, & surtout de parler autrement que le vulgaire : l'ignorance qui ne saurait souffrir les personnes rares, se

tourne en jalousie, & la jalousie quand elle manque de véritables accusations pour perdre quelqu'un, en invente. Cela s'est vu plus d'une fois dans ces temps, où l'on punissait avec la dernière rigueur les nouveaux Sectaires ; temps malheureux, & qui ne peuvent s'ajuster avec l'honneur du genre humain, De quel droit, faibles & sujets à l'erreur, voulons-nous obliger les autres hommes à penser comme nous ?

Etienne Dolet, qu'on brûla à Paris l'an 1546, n'avait d'autre crime qu'un trop grand attachement aux nouveaux dogmes de Calvin. On lui fit là-dessus son procès, & les Juges mal instruits, ou prévenus, le condamnèrent au dernier supplice. Il ne perdit point sa belle humeur dans cette rencontre, & peu attentif aux discours d'un Cordelier qui l'accompagnait, il ne cessa de plaisanter. Apparemment l'éloquence du Moine ne l'avait guère touché. Un autre Savant, brûlé pour crime d'Athéisme à Toulouse, conserva autant de gaieté qu'Etienne Dolet, quand il fut au lieu du supplice. Ce Savant est Lucilio Vanini, célèbre parmi les Esprit forts modernes : on l'accusa d'enseigner secrètement l'indifférence des Religions, & il fut condamné au feu par un arrêt du Parlement de Toulouse. Étant sur le bûcher, Vanini s'écria d'une voix distincte : *Jésus-Christ a, dit-on, craint la mort ; & moi je suis intrépide en ce dernier moment.* Il couronna, par ces paroles une vie assez libertine : je ne parle que d'un libertinage de sentiments. Les plus honnêtes hommes parmi les Anciens y ont été fort sujets : les Aristides, les Phocions, les Socrates, ces âmes raides & vertueuses, paraissaient assez indifférents sur le chapitre de la Religion. Qu'on dise après cela que l'esprit d'incrédulité est toujours une marque de débauche.

J'ai parlé ci-dessus de Phocion, pour avoir lieu de rapporter ses dernières paroles. C'était un homme vertueux, sans aucun ménagement. Comme on le menait au supplice, un jeune étourdi lui cracha au visage. Il se mit à sourire, & se tournant vers les Magistrats qui l'accompagnaient, *avertissez ce personnage, leur dit-il, de ne pas ouvrir une autre fois la bouche si désagréablement.* C'est sans doute

un ancien usage de la Justice, que de mener tuer les hommes en cérémonie. Elle était aussi ridicule du temps de Phocion, que de celui de Boileau : on peut craindre qu'elle ne change pas sitôt.

Rapprochons-nous maintenant du siècle où vivait le Cardinal de Richelieu. Habile dans cet Art de gouverner, qui suppose toujours un esprit sublime, il sut profiter de la faiblesse d'un Roi peu éclairé, pour satisfaire ses passions particulières : car la vue du bien de l'État n'a point été le seul motif qui le faisait agir. Quoi qu'il en soit, le Duc de Montmorenci, MM. de Thou, de Saint Marc, etc. ont souffert la mort avec beaucoup de fermeté. Le plus fier héroïsme ne peut aller plus loin. J'admire principalement M. de Thou, qui a le courage de se composer une épitaphe, & le Duc de Montmorenci, qui se sert d'expressions tendres & passionnées en écrivant à sa femme. Il faut être plus que grand Homme pour entrer dans ces petits détails : il faut savoir badiner avec la mort.

Chapitre XXI

Extrait de quelques pensées de Montagne

[Retour à la table des chapitres](#)

Je lis avec plaisir les Auteurs qui se peignent au naturel dans leurs ouvrages : on y voit régner peu d'affectation, & beaucoup de cette manière vive & agréable qui charme les personnes sensibles aux beautés naïves. Montagne est un de ceux qui ont écrit sans art ni préparation ; il s'est montré au Public dans son déshabillé. Simple, couchant ; mais avec cela convaincu de la méchanceté du cœur humain, il s'est fait une force d'esprit propre à plaire ; aussi en le lisant se sent-on forcé à l'aimer : peu d'Auteurs sont assez heureux pour cela.

Je ne sais si Montagne est mort en plaisantant, il était du moins résolu à tirer parti de ce dernier moment. *Jamais homme ne se prépara à quitter le monde plus purement & pleinement, & ne s'en desprint plus universellement qu'il s'attendait de faire. Il ne ridait non plus le front du pensement de la mort, que d'un autre. Il la nommait l'unique port des tourmens de cette vie, le souverain bien de nature seul appui de notre liberté, & commune & prompte recette à tous maux.* Avec des sentiments si généreux, est-il étonnant qu'il ait dit, que *tout revient à un, que l'homme se donne sa fin, ou ; qu'il la souffre, qu'il coure au devant de son jour, ou qu'il l'attende ?* En effet, le passage de la vie au trépas doit-il être regardé comme quelque chose de si considérable ? Après une sérieuse attention, on avoue ingénument que c'est moins que rien.

Montagne en cent endroits de ses Essais a parlé avec éloge des morts plaisantes & *entremêlées de gaudisserie*. Voici principalement ce qu'il en dit dans le chapitre XL du premier Livre. Je rapporte ses propres paroles. « Combien voit-on de personnes populaires conduites

à la mort & non à une mort simple, mais meslée de honte, & quelquefois de griefs tourmens, y apporter une telle assurance, qui par opiniastreté, qui par simplesse naturelle, qu'on n'y aperçoit rien de changé de leur estat ordinaire : establissans leurs affaires domestiques, se recommandans à leurs amis, chantans, preschans & entretenant le peuple ; voire y meslans quelquefois des mots pour rire & beuvans à leurs cognoissans, aussi bien que Socrates ? Un que l'on menoit au gibet, disoit qu'on gardast de passer par telle rue ; car il y avait danger qu'un Marchand lui fist mettre la main sur le collet à cause d'une vieille debte. Un autre disoit au Bourreau qu'il ne le touchast pas à la gorge, de peur de le faire tressaillir de rire, tant il estoit chatouilleux : l'autre respondit à son Confesseur, qui lui promettoit qu'il souperait ce jour-là avec Nostre-Seigneur ; Allez-vous y en vous, car de ma part je jeusne. Un autre ayant demandé à boire, & le Bourreau ayant beu le premier, dit ne vouloir boire après luy, de peur de prendre le mal de Naples, etc. & de ces viles âmes de bouffons, il s'en est trouvé qui n'ont voulu abandonner leur gaudisserie en la mort même. Celui à qui le Bourreau donnait le branle, s'écria, vogue la gallère, qui était son refrain ordinaire, &c. » Le reste du chapitre mérite d'être lu.

Chapitre XXII

S'il y a de la bravoure à se donner la mort

[Retour à la table des chapitres](#)

On prodigue un peu trop dans le monde le titre de grand Homme, & on y prend pour une vertu ce qui n'est proprement qu'une brutalité déguisée. Si je prenais pour juge l'Auteur de l'Art de penser, il avouerait que *puisque la bravoure ôte ordinairement à l'âme la connaissance du péril, elle ne doit passer que pour une vertu machinale*. Ainsi les Héros doivent plus à leur tempérament, qu'au soin qu'ils ont de paraître tels.

N'y aurait-il en effet qu'à se tuer dans un malheur pressant, pour devenir grand Homme ? Ne serait-ce pas laisser à des passions étrangères le soin de notre réputation ? On ne peut guère aimer la vie, lorsqu'on est accablé de chagrins & de douleurs cuisantes : la mort est alors un bien assez considérable, pour la chercher de quelque façon que ce soit. Je me souviens d'avoir lu, qu'au passage du Rhin, M. le Comte de G... arrêta le pistolet à la main M. D... qui se voulait jeter dans la rivière des premiers. Vous seriez heureux, lui dit-il, de vous noyer aujourd'hui, un homme aussi endetté que vous ne doit point craindre la mort mais payez-moi les deux mille louis que vous me devez, & vous passerez ensuite tant qu'il vous plaira. C'est là reprocher finement à un homme qu'il n'est brave que par nécessité, & que le désespoir est ce qui excite son courage. Certainement M. D... ne ressemblait pas à ce Romain dont Auguste fit acheter le lit. Comme on s'en étonnait, il répondit à un de ses Courtisans ; *habenda est ad somnum culcita illa, in qua ille cum tantum deberet dormire potuit*.

Il n'y a jamais eu lieu au monde où, tant de personnes se soient tuées volontairement qu'à Rome. Cette République s'est distinguée par la sévérité de son courage : il semble même qu'elle n'ait point mis

assez de différence entre les mouvements de la vertu héroïque, & la dureté d'une humeur féroce. Saint Evremond l'a bien reconnu dans ses Remarques critiques sur le génie du Peuple Romain.

J'avouerais cependant qu'il y a des occasions où il est glorieux de se tuer : mais il faut alors que la mort soit accompagnée de certaines circonstances, qui ne marquent, ni désespoir, ni brutalité. Le Sophiste dont parle Suétone me plaît assez. Las de lutter contre une fâcheuse maladie, il assembla le Peuple pour lui expliquer les raisons qu'il avait de se procurer la mort. On fut étonné de sa hardiesse, & on l'approuva. Sénèque le Tragique a fort bien établi le droit que les hommes ont sur leur vie ; nous acquérons ce droit en naissant, & c'est le seul qui nous met au-dessus de la nature même Voici les vers de Sénèque.

Ubique mors est, optime hoc cavet Deus. Eripere vitam nemo non homini potest. At nemo mortem, mille ad hanc aditus patent.

C'est une injuriée que de traiter en criminel celui qui hâte sa mort. Mais les Lois sont-elles toujours conformes au bon sens, & ne varient-elles pas selon le génie de chaque Nation ? On gardait à Marseille, aux frais du Public, un breuvage préparé pour ceux qui voulaient abandonner la vie. On estimait à Rome les Héros qui osaient se tuer. Brutus & Cassius, ces illustres meurtriers de Jules César, ont passé pour les derniers des Romains. Peut-être, en les nommant ainsi, n'avait-on en vue que le courage avec lequel ils s'étaient l'un & l'autre procurés la mort ?

Avouons-le de bonne foi les idées de vertu & de vice sont assez chimériques : elles supposent autant de vanité que d'ignorance, & ce sont là les deux écueils de l'esprit humain.

Chapitre XXIII

De quelques particularités qui concernent ce sujet

[Retour à la table des chapitres](#)

Il y a de grandes bizarreries dans la mort des hommes. Les esprits forts tombent en expirant dans les plus petites minuties de la Religion, & les Philosophes quelquefois deviennent fous ou visionnaires. François Bacon si connu par ses livres du rétablissement des Sciences, mourut en homme peu sensé ; Sorbiere raconte qu'il laissa par son testament plus d'un million de legs, lui qui avait mangé tout son bien. Il légua surtout quatre cent mille francs à un Collège dont il avait formé le plan en son imagination. C'est une chose assez triste, que l'homme ne puisse pas s'assurer qu'il sera raisonnable tout le temps de sa vie.

Je ne sais si Scarron a traité la mort avec cet air burlesque qui lui était si naturel : mais il a eu l'avantage de faire rire les gens de l'autre monde. C'est Menage qui l'assure ; nous devons nous en rapporter à sa parole, car les Poètes donnent-ils jamais de caution ?

*Deliciae procerum, tota notissimus urbe,
Veneras ad stigas Scarro facetus aquas
Solvuntur risu, mastissima turba, silentes :
Hic jocus & lusus, hic lacrimans veneres.*

Un vieux Poète a débité quelque chose de semblable en parlant de Rabelais : ses vers sont plus naturels que ceux de Menage.

Pluton, Prince du noir empire
Où les tiens ne rient jamais,
Reçois aujourd'hui Rabelais

Et vous aurez tous de quoi rire ¹⁷.

Je dirai en passant que les morts sont gens de grande réflexion, accoutumés à moraliser, & qui ont oublié jusques au nom de plaisanterie. Il ne fallait pas moins d'un Scarron, ou d'un Rabelais, afin de les exciter à rire. Pour Molière, cet excellent Comique, qui a su joindre la naïveté à l'enjouement, il mourut presque sur le théâtre, à une représentation de son *Malade imaginaire*. Un Poète Latin a dit assez joliment, que la Mort fut choquée de voir qu'il osait la contrefaire.

*Roscius hic situs est tristi Molierus in urna,
Cui genus humanum ludere, ludus erat.
Dum ludit Mortem, Mors indignata jocantem
Corripit & mimum fingere sæva negat.*

L'illustre Molière avait beaucoup de ce génie heureux & propre à caractériser les hommes. Il savait l'art de donner un tour original aux pensées les plus communes ; nous n'avons rien dans les anciens Comiques qui lui soit préférable. Avec un grand attachement au plaisir, Molière ne laissait pas d'être Philosophe : mais sa Philosophie peu sèche & peu aride, lui faisait mépriser la vie, dans le temps même qu'il en jouissait avec le plus d'ardeur. Voilà à quoi se réduit le nouveau Système que j'ose présenter au Public ; Système fondé sur les lumières de la droite Raison, qui nous engagea à continuer en mourant le train ordinaire de notre vie.

¹⁷ L'Auteur de ces 4 vers est J. Antoine Baïf.

FIN

POÉSIES DIVERSES

Vitiis sine nemo nascitur, optimus ille est
Qui minimis urgetur.

AVERTISSEMENT

Le Public peut être assuré que ces Poésies partent de la même main, que les *Réflexions sur les grands hommes qui sont morts en plaisantant*. On y reconnaîtra le génie de Monsieur D... hardi & entièrement contraire aux vaines bagatelles qui occupent les hommes. Peut-être échapperont-elles aux injures de certains Journalises : du moins le Public est trop judicieux pour se déclarer en faveur de si indignes Censeurs.

CHANSON

[Retour à la table des poésies](#)

Iris, je ne puis m'en défendre,
L'Amour va briller dans mon cœur :
Si le votre était aussi tendre,
Hélas ! Quel serait mon bonheur !

Je vous fais un aveu sincère
Et je prends à témoin l'Amour,
Puis-je espérer pour mon salaire,
Belle Iris, un peu de retour ?

LE PANTAGRUÉLISME

[Retour à la table des poésies](#)

À M. D. L. R.

Maître François, honneur du Temps passé,
Et dont les sots n'ont l'ouvrage effacé,
Dit qu'un bon Pantagruéliste.
Mieux vaut qu'Avocat ou Sophiste,
Que Chroniqueur, que dévot Papelard,
Ou Médecin à visage blafard.
Or avez bien appris par vos lectures
Ce qu'est Pantagruéliser :
C'est du bon temps joyeusement user,
Peu lire les doctes écritures,
Sans remord prendre ses ébats,
N'avoir procès ne noise ne débats,
Chercher souvent la gente bachelette,
Point n'épargner la Veuve blondelette,
Boire, manger, rire & chanter d'autant,
Sans cure avoir ni soin du demeurant,
Ainsi vivait le très bon Épicure,
Homme benoît ami de la Nature,
Qui ne cherchait en tous ses passe-temps
Que douce joie & vrais contentements
Ainsi vivons sans remords, sans contrainte,
Et délivrés d'une servile crainte,
Bornons nos plus charmants désirs
À jouir des tendres plaisirs.

CHANSON

[Retour à la table des poésies](#)

Que Bacchus, que l'Amour envoie
De tendres Buveurs en ces lieux.
Jeux charmants, Plaisirs gracieux,
C'est à vos d'exciter la joie.
Traitons aujourd'hui la Raison
De Folie ou bien de Chanson :
Que l'Amour ne songe qu'à boire ;
Que Bacchus s'enflamme en ce jour ;
Faisons balancer la victoire
Entre le bon Vin & l'Amour.



*ÉPIGRAMME*¹⁸

[Retour à la table des poésies](#)

Dans un fauteuil certain ample Chanoine
Se reposait après un long repas.
Un Juif ardent & brusque comme un Moine
Lui proposait maints & maints joyeux cas :
Parbleu, dit-il, avec votre M***
Vous nous croyez étourdir diablement.
L'homme de Dieu se levant en furie,
Voulut citer le N** T***.
Pour le N**, ma foi, je le récuse :
À tel Ouvrage aucun Juif ne s'amuse.
Hé bien du V* je fais un cas pareil,
Répond soudain le Chanoine vermeil :
Que maintenant Juge habile décide
En qui des deux gît raison plus solide.



¹⁸ Une plaisanterie arrivée à Londres chez feu Madame la Duchesse de Mazarin, a fait naître cette Épigramme.

À MADEMOISELLE DE BRISAMBOUR

[Retour à la table des poésies](#)

En me promenant ce matin
 J'ai rencontré l'Amour badin,
 Plus paré qu'à son ordinaire.
 Que cherchez-vous ? À qui voulez-vous plaire ?
 Lui dis-je avec un ris malin.
 Ami, ce n'est point sans dessein,
 Que l'art a servi la nature
 Pour rehausser votre parure.
 Je vais trouver, me répondit l'Amour,
 Une jeune & tendre Bergère,
 Qui plait, sans songer même à plaire ;
 C'est l'adorable Brisambour.
 Qu'elle a d'attraits ! O Dieux ! Qu'elle a de charmes !
 Un esprit fin, un modeste enjouement,
 Un visage plein d'agrément,
 Tout m'autorise à lui rendre les armes,
 Et tout conspire à m'enflammer.
 Jugez de son rare mérite,
 Puisque l'Amour ose l'aimer...
 Mais le temps presse, je vous quitte,
 Et je crains de perdre avec vous
 Des moments qui me sont trop doux.



Ah! Qu'il faut être aimable,
 Charmante Brisambour,
 Pour se faire aimer de l'Amour.
 Ce Dieu si fier, si redoutable,
 Cède à l'éclat de vos beaux yeux :
 Son goût & sa délicatesse
 Brillent dans sa tendresse.
 Que votre sort est glorieux !

*À MADAME DE M****[Retour à la table des poésies](#)

Il est un fameux Monastère,
Bâti dans l'Isle de Cythère,
Où Dame Vénus tient sa Cour.
Là vient se reposer l'Amour,
Quand armé de sa gente flèche,
À jeune coeur il a fait brèche.
Là demeurent charmants plaisirs,
Jeux badins, gracieux Désirs.
Là jamais ne parut Tristesse,
Mais bien douce & saine Allégresse,
Qui de si gentille maison
Pour jamais chassa la Raison,
Monstre cruel, dont la manie
S'oppose au repos de la vie,
Là délivré de soins jaloux,
L'Amant s'exerce en l'Art de plaire
Et ne sent de bonheur plus doux,
Que de vivre avec sa Bergère.
Là Sceptres sont comptés pour rien,
Papes & Rois sont bagatelle :
Mais le cœur tendre d'une belle
Passe pour unique & vrai bien.

C'est dans ce charmant Monastère
Que d'Amour sont les Rituels,
Livres fameux & solennels :
Oh par la Reine de Cythère
Sont consacrés les noms vantés
De toutes ces rares Beautés,
Qui par esprit & gentillesse,
Par coups d'œil vifs, par dits flatteurs,
Ont su d'amour & de tendresse
Échauffer les plus nobles cœurs.

Or sachez, Dame incomparable,
Qu'avez une place honorable
Dans cet ouvrage redouté :
On y vante votre beauté
Beaucoup plus que celle d'Hélène,
D'Andromaque ou de Polyxène.
Là votre air tendre & gracieux,
Votre esprit plein de mignardise,
Vos yeux où l'Amour se déguise,
Sont décrits en style pompeux.
Bref, rien n'est passé sous silence,
Ni traits vifs, ni discours flatteurs,
Ni la troupe d'adorateurs
Asservie à votre puissance.

Rendez donc grâces à l'Amour,
Mais sans rougir de sa victoire :
Songez à chanter chaque jour
Et son triomphe & votre gloire.



CONTRE QUELQUES MAUVAIS POÈTES

[Retour à la table des poésies](#)

Obscure & vile Populace,
Insipides Auteurs,
Qui dans les borbiers du Parnasse
Rimez, en dépit des neuf Sœurs,
Aiguisez vos plumes cyniques,
Armez-vous de traits Satiriques,
Ajoutés de monstrueux vers
À votre prose de travers.
Je ne ferai, lâches Critiques,
Que vous répondre par mes ris :
Et c'est un assez digne prix
De vos fureurs antilyriques.



ÉPIGRAMME[Retour à la table des poésies](#)

Mon défaut est la paillardise :
 C'est la mon unique péché,
 Disait au vieux Père Moïse
 Un jeune Gars fort débauché :
 Et puis lui nommant sa Maîtresse,
 Vantait sa force & son adresse
 À ce jeu qu'Amour rend si doux,
 Et qui nous fait à tous envie.
 Mon Dieu, quelle chienne de vie !
 Répondit le Moine jaloux.
 Là, là, mon Père, point tant chienne.
 L'Amour est un plaisant lien.
 Hé, maugrebleu, je le sais bien,
 Je ne parle que de la mienne.

*SUR LA PRISON DU ROI DE ****

Le Grand Seigneur est bon Geôlier.
 Bien gardera son prisonnier.
 À chercheur de mainte aventure,
 Convient telle déconfiture.
 Ce Don Quichotte couronné,
 L'honneur de la Chevalerie,
 Est justement emprisonné.
 Heureux, s'il l'était pour sa vie !
 À tous Pourfendeurs de Géants
 Dieu donne même destinée :
 Ne tient-il qu'à tuer des gens,
 Pour avoir los & renommée ?



À MADAME LA C. D. M.

[Retour à la table des poésies](#)

Se livrer aux tendres plaisirs,
Est chose que Nature ordonne :
Mépriser gracieux désirs,
Est péché que Dieu ne pardonne.
Femmes sont faites pour charmer
Cœur délicat qui fait aimer.
Le bon Bacchus, Dieu d'allégresse,
Inspire mainte gentilette :
Par lui les Catons sont maudits
Et gens de bien sont ébaudis.

Or à Bacchus, comme à Cythère,
Offrons vœux, encens & prière.
Parmi douces joyeusetés,
Menons plaisante & saine vie,
Et de notre sort enchantés,
D'un rang pompeux n'ayons envie.
Pourquoi perdre d'utiles jours ?
Le temps presse, & le plus bel âge
Est celui qu'au gré des Amours,
On livre au tendre badinage.
Qui s'affaire en ce pays-ci,
plus malheureux sera dans l'autre.
Pour moi, qui de rien n'ai souci,
Du Plaisir je me fais l'Apôtre :
Mais je veux plaisir sans ennui,
Et qui soins n'entraîne après lui.

Or vous, en qui gît gentillesse,
Esprit, beauté, tour gracieux,
Que pensez-vous de ces bas lieux
Où pleins d'orgueil & de faiblesse,
Les Mortels pipés. & pipeurs
S'agitent pour de vains honneurs ?

Bien plutôt goûtez l'avantage
D'être oisive, & pleinement sage,
Préférez les plaisirs flatteurs,
À l'éclat des fausses grandeurs



SUR UNE COMPAGNIE MAL ASSORTIE

[Retour à la table des poésies](#)

Dans une Salle basse & fort mal éclairée,
 Un cercle d'Aigrefins d'un air respectueux
 Entourait du logis la Dame mal parée.
 Sa fille au teint blême, aux noirs yeux,
 Effrayait d'un regard la cohorte importune
 Des flatteurs doucereux qui voulaient être siens.
 Jugez pour des Parisiens,
 La bonne & l'heureuse fortune !



ÉPITAPHE DE M***

Ci gît à la fleur de son âge,
 Un Philosophe nonchalant,
 Amoureux sans être galant
 Et vertueux sans être sage.
 Il eut peu de dévotion,
 Peu de soins, peu d'ambition.
 Il regarda toute la vie,
 Comme un songe, une rêverie :
 Sérieux par tempérament,
 Studieux par amusement,
 Il suivait la loi toujours sùre
 De la bonne & douce Nature.



A U R . P . S .[Retour à la table des poésies](#)

Chantre fameux, qui sur les pas d'Horace
 Vas te placer au sommet du Parnasse,
 Et dont les vers doux & mélodieux
 Pourraient charmer le plus puissant des Dieux,
 Lis cette Épître & plains ma destinée.
 On n'en vit onc de plus infortunée.

Tel qu'une fleur qu'on flétrit en naissant,
 Hélas ! J'ai cru malade & languissant,
 Voir les ciseaux de la Parque ennemie
 Prêts à trancher une mourante vie.
 Pressé d'un mal ¹⁹ justement abhorré,
 Le corps sans force & l'esprit égaré,
 À chaque instant je sentais la lumière
 Se dérober à ma faible paupière.
 J'avais perdu de ma frêle raison
 L'usage entier, & le mortel poison
 Qui dans mon corps coulait de veine en veine,
 Semblait hâter la mort triste & certaine.
 Déjà confus & du mal étonné,
 Le Médecin m'avait abandonné.
 Déjà saisi d'une infernale joie,
 Le noir Pluton couvait de l'œil sa proie,
 Et le cœur plein d'un lugubre succès,
 Ja me comptait au rang de ses Sujets.
 Peu s'en fallut : j'allais d'un pas rapide
 Prendre séance au Manoir ténébreux,
 Dernier séjour des Mortels malheureux.
 L'affreuse Mort, hélas ! était mon guide.
 Je la suivais : la noire Déesse
 Tenant en main son flambeau redouté,

¹⁹ L'Auteur composa cette Épître peu de jours après qu'il fut relevé de la petite vérole.

Me conduisait a travers les ténèbre,
Lieux pleins d'horreur, lugubres & funèbres.
Quand tout à coup elle fit un faux pas.
Je m'écriai. De dépit & de rage
La Mort n'osa parfaire son ouvrage,
Et moi fuyant les horreurs du trépas,
Je rappelai ma chaleur engourdie.
Lors à mes yeux toute ma maladie
Parut un Songe, Enfant du noir Sommeil
Mais que bientôt dissipe le réveil.
Depuis ce jour, de la Mort abusée
Le piteux cas divertit ma pensée.
Ah! Qu'il est doux de se ressouvenir
Des maux divers que l'on a pu souffrir !
Ainsi l'on voit le Nautonier paisible,
Qui dans le port goûte un charmant repos,
Peindre l'horreur d'un naufrage terrible,
Les Aquilons mutinés & les flots.
Douce Santé, toi que mon cœur préfère
Aux vains trésors que prise le Vulgaire,
Bien précieux, objet de mes désirs,
Viens dans ces lieux ranimer les Plaisirs,
Les Jeux, les Ris, la charmante Allégresse
Et les Amours & l'heureuse Tendresse.
Hélas ! Sans toi d'un solide bonheur
Peut-on trouver le vestige flatteur ?
Sans toi l'éclat d'une haute naissance,
L'honneur brillant, l'immortelle science,
Et les trésors d'Attale ou de Crésus,
Ne sont pour moi que des biens superflus.



ODE À MONSIEUR D*
SUR LA RETRAITE**

[Retour à la table des poésies](#)

O toi, qui du monde flatteur
As reconnu l'éclat trompeur ;
Et qui de l'homme méprisable
Plains la bassesse déplorable :
Ami, dans ces tranquilles lieux,
Où loin de l'affreuse licence
Règne l'aimable nonchalance,
Cherchons un bonheur gracieux.



Doux Repos, hélas ! Que mon cœur
Est touché de votre douceur !
Que j'aime cette solitude,
Où l'on vit sans inquiétude,
Où jamais de la Vanité
L'on ne connut l'éclat funeste
C'est toi, Monstre, que je déteste,
Qui troubles notre liberté.



En vain fous des lambris pompeux,
On croit goûter un sort heureux :
La noire Tristesse environne
La plus éclatante Couronne,
Et souvent le Plaisir naïf
S'échappe d'une Cour fleurie,
Pour assaisonner la folie
D'un indolent & sage Oisif.



Vous, qui dans les brillantes Cours

Passez vos plus fortunés jours,
 Qui par une vertu barbare
 Suivez l'Honneur qui vous égare,
 Ah ! Concevez tous vos malheurs.
 L'Ambition à l'œil perfide,
 Vous sert de Tyran & de guide :
 Seule, elle anime vos fureurs.



Arrêtez coupables Mortels ?
 À qui dressez-vous ces autels...
 Dieux ! La Trahison y préside.
 Sous ses pieds la Vertu timide
 S'abandonne à de tristes pleurs.
 Fortune sanglante & cruelle,
 Toi, qu'adore un Peuple rebelle,
 N'insulte point à ses malheurs.



Que dis-je ? L'aimable Équité
 Gémit dans la captivité,
 Et de ses dépouilles ornée,
 Brille la licence effrénée.
 Je vois le Sage malheureux
 Pouffer une plainte importune :
 Mais favori de la Fortune,
 Le Méchant jouit de ses vœux.



L'ivresse d'un fatal poison
 Rend l'homme sourd à la Raison.
 Tout en lui n'est qu'un fol caprice.
 Tantôt la cruelle Avarice
 Remplit son cœur de vains désirs.
 Tantôt au gré de sa tendresse,
 Une Laïs enchanteresse
 Le livre à d'indignes plaisirs.



Oui, je vois le monde pervers
 En proie à d'infâmes travers :
 J'y vois briller l'extravagance
 Et l'injustice & l'ignorance.
 Orgueilleux, mais faibles Mortels,
 D'un Dieu vengeur tristes victimes,
 Jusques à quand aux plus grands crimes
 Élèverez vous des autels ?



Ah ! Cherchons un lieu retiré,
 Qui sait des humains ignoré :
 Séjour de la Paix désirable,
 Où jamais la Guerre implacable
 Ne porta ses noires fureurs.
 Là dans l'ignorance profonde
 Des maux qui déchirent le monde,
 Nous goûterons mille douceurs.



Heureux l'homme qui vit pour soi !
 Il est son modèle & son Roi.
 Il suit de la sage Nature
 La voix toujours aimable & sûre.
 Soigneux de consulter son cœur,
 Il en connaît le vrai Système
 Et ne se tend point à lui-même
 Le piège d'un crime flatteur.



Tous les jours se lèvent pour lui
 Exempts de chagrin & d'ennui.
 Le présent flatte sa pensée,
 Mais jamais son âme blessée
 N'a craint Un avenir douteux.
 Satisfait de la Jouissance
 Des biens remis en sa puissance,
 Il goûte un repos précieux.



***PRIÈRE D'UNE ²⁰ VIEILLE COURTISANE,
En consacrant à la Déesse Vénus son miroir***

[Retour à la table des poésies](#)

Lais, qui mit sa gloire à servir les Amours,
Vient t'offrir, O Vénus, ce seul bien qui lui reste.
Qu'il ne te soit jamais funeste
En te rappelant tes beaux jours :
Que ce Miroir juste & fidèle
Te représente toujours belle.
Pour moi, qui de l'Amour ignore l'agrément,
Dont les yeux ont perdu leur air vif & charmant,
Je n'ose plus songer à plaire.
Ah ! Que je serais téméraire,
De vouloir dans ce jour, peu sûr de mes traits,
Chercher encor en moi quelques [no]bles attraits !
Je ne puis malheureuse offrir à ma pensée,
Qu'un triste souvenir de ma beauté passée.



²⁰ Ces Vers sont imités d'une Épigramme Latine d'Ausone.

*À MONSIEUR S***, MÉDECIN.*

[Retour à la table des poésies](#)

Docteur fameux, qui sais de la Sagesse
 Par dits badins éjouir l'âpreté,
 Et qui cherchant la douce volupté,
 As de ton cœur banni vaine tristesse,
 Lis cette Épître, où sont propos joyeux,
 Traits naïfs & tours gracieux,
 Qui ne plairont ès esprits populaires,
 Remplis d'erreurs & de sottès chimères.
 Mais à toi seul, à tes amis charmants,
 J'offre mes Vers ; & ma Muse badine
 Point n'a cherché les applaudissements
 De la Populace chagrine.



À la Raison jadis tous les Mortels
 Offraient encens, élevaient des autels.
 Loin d'eux encore habitait l'Imposture,
 La Trahison, l'Erreur, la Vanité,
 Et la sottè Crédulité.
 Chacun soigneux d'écouter la Nature,
 Point n'estimait immodérés Plaisirs,
 Qui sont sujets à vaine repentance,
 Mais par flatteuse & douce accoutumance,
 Savait régler ses vœux & ses désirs.
 N'était alors mention de Digeste,
 De Lois, de Code ou de Procès funeste.
 Nul ne pêchait : aussi ne savait-on
 Le plaisant & burlesque nom
 ou de Grand' chambre ou de Tournelle.
 Aucun fat, mollement couché
 Sur un harnais de Fleurs de Lis jonché,
 N'avait encore au bon Droit fait querelle.
 Tout était également bon,

Car tout était réglé par la Nature :
Le moins savant pensait en Épicure
Et vivait mieux que le divin Platon.
On ne voyait pour lors dévots à gages,
Pédants Cafards, pieux Vauriens,
Riches Pasteurs & sots Paroissiens.
Enfin tous ces menus usages
Qui du Vulgaire garrotté
Fomentent la crédulité.
Quand tout à coup de la cave Infernale
Sortit l'Ignorance fatale.
À ses côtés marchait l'Erreur,
Monstre cruel, savant Protée,
Aux yeux malins, au ris moqueur,
Qui s'écria d'une voix concertée.
*Quoi ! Parmi ces mortels heureux
Régnera toujours la Justice ?
Que par un triste sacrifice,
La Vérité cède à mes vœux.*
Aussitôt elle se déguise,
Et sous- le visage emprunté
De maint Docteur à barbe grise,
Elle chassa la Liberté.
D'extravagance & de fatuité.
L'humaine race alors fut abreuvée,
On vit expirer l'Équité.
La Raison triste & bafouée
Vers les Cieux reprit son effort.
Pour s'aveugler chacun fit maint effort,
Et renviant sur ses propres chimères,
Voulut du faux arborer les bannières
Et se soumettre à ses noirs documents
Avint cependant que restèrent
Au monde encor quelques honnêtes gens,
Qui des sots très bien se raillèrent.
Tels sont, ces sublimes Esprits
Qu'arma la piquante Satire,
Et dont les solides Écrits
Font aujourd'hui qu'on les admire.

Tels serons-nous, si du Bon Sens
Écoutons les vrais mouvements,
Et si devenus raisonnables,
Ne recevons de chimériques fables.

*À MONSIEUR B****

[Retour à la table des poésies](#)

Toi, qui par ta délicatesse
Nous rends aimable la sagesse,
Et dont l'éloquente douceur
Flattant l'esprit touche le cœur,
Savant Maître dans l'Art de plaire,
Apprend ce que ta dois penser
De certain discours ²¹ populaire
Qui certes a du m'offenser.
Est-il rien de plus ridicule
Qu'un homme sain & dégagé
D'un contagieux préjugé,
Qui devient à la mort crédule,
Se laisse mener par le bec,
Et semblable aux âmes vulgaires,
Implore de vaines chimères ?
Ainsi fit jadis certain Grec,
Homme de vertu reconnue
Et qui faisait profession
De braver toute illusion.
Il ne put soutenir la vue
Ni les approches du trépas,
Sans tomber dans d'étranges cas,
Et se livrer ès mains impures
Des hardis fauteurs d'impostures.
Bien duit-il à certaines gens
Dont on renomme l'ignorance,

²¹ On fit courir le bruit qu'étant fort malade, j'avais consulté je ne sais quel charlatan qui prétendait avec de simples paroles guérir les plus cruelles maladies.

De manquer de persévérance :
Mais de tout homme de bon sens
Le caractère est la constance.
Pour moi, qui dès ma tendre enfance
Ai su, libre en mes sentiments,
Me parer des faux jugements,
Conduit par un Guide fidèle,
Mon premier Maître & mon modèle,
J'ai voulu de la Vérité
Suivre la douce autorité.
Sans dépendre d'aucun Système,
Hardi, j'ai pensé par moi-même.
J'ai lu, j'ai cherché, j'ai douté,
Cinq ans entiers j'ai médité :
Et tous mes soins, toutes mes peines,
Ne m'ont rendu que plus douteux,
Plus perplexe & plus soupçonneux.
Que de croyances incertaines,
Que d'erreurs, que d'obliquités,
Que de fades ambiguïtés,
Rendent, hélas ! l'humaine engeance
Un théâtre d'extravagance !
Ainsi du Vulgaire hébété
J'ai plaint le funeste servage
Et par un chemin écarté,
Je me suis tiré d'esclavage.
Pour toi, qui sais mes sentiments,
Ami, dédaigne la sottise
D'un Peuple qui se tympanise,
En me prêtant ses errements.
Crois-moi : l'intérêt ni la crainte
Ne me feront jamais masquer,
Et quoiqu'on use de contrainte,
L'Erreur ne pourra m'offusquer.
Quoi ! J'aurais pu de cent sornettes
Railler en parfaite santé,
Et puis au moment redouté,
(Temps que craignent les femmelettes)
On m'eut vu, plein d'égarements,

Trahir mes premiers sentiments.
Non, non : de pareilles bassesses
Mon cœur ne fut point infecté,
Et sage dans sa vanité,
Il sait mieux cacher ses faiblesses.
Mais c'est assez t'entretenir.
Je vais donc ma Lettre finir,
En te souhaitant longue vie,
Sans chagrin, sans mélancolie,
Corps sain, esprit hilarieux,
Et plaisirs approuvés des Dieux.

FIN

INDEX

-A-

[Retour à la table des chapitres](#)

ANACRÉON

[Inimitable](#) en parlant contre la crainte de la mort.
[Éloge](#) qu'en fait Valère Maxime.

ARCHIMÈDE

[Ce qu'il fit graver](#) sur son tombeau.

ARÉTIN

[Devient bigot](#) sur la fin de sa vie.

ART DE PENSER

[cité](#).

ATTICUS (Pomponius)

[son caractère](#), comment il mourut.

AUGUSTE

[Caractère](#) de cet Empereur.
[Ses plaisanteries](#) en mourant.
[Pourquoi](#) il fit acheter le lit d'un homme endetté.

-B-

BACON (François)

[Son Testament](#) ridicule.

BALTHAZAR BONIFACIUS

[Son Historia Ludicra](#).

BAYLE (Pierre)

La manière dont il mourut, jugement sur sa manière d'écrire.

BELLAI (le Cardinal du)

Protecteur de Rabelais.

BERNOULLI

Ce qu'il fit mettre sur son Tombeau.

BOLEYN (Anne de), femme de Henri VIII, Roi d'Angleterre.

Son caractère & sa mort.

BOSSUET, Évêque de Meaux.

Ce que M. Patru lut répondit lorsqu'il l'exhortait à se convertir dans son lit de mort.

BOURDELOT (l'Abbé).

Son caractère, ses dernières paroles.

BRANTÔME

Passage de cet Auteur touchant la mort de Mademoiselle de Limeuil.

BRUTUS & CASSIUS

Loués pour s'être tués.

BRUYÈRE (la)

Cité.

BUCHANAN

Son éloge & quelques particularités de sa Vie, la manière dont il mourut.

-C-

CALIGULA, Empereur de Rome.

Pourquoi il faisait durer le supplice d'un Comédien qu'il voyait fouetter.

CARDAN (Jérôme)

Son caractère, la manière dont il mourut.

CATON d'Utique

La manière dont il quitta la vie blâmée.

CATULLE

Épigramme de ce Poète, traduction de cette épigramme, réflexion de Muret sur ce sujet.

CECILIUS

Hymne de ce Poète cité.

CICÉRON

Est inconsolable pour la mort de sa Fille.
Cité.

COMÉDIEN

Qui avait la voix harmonieuse lorsqu'on le fouettait.

CONDITION

Pourquoi personne n'est content de sa condition.
Le mélange de bien & de mal rend toutes les conditions égales,
pourquoi la condition d'autrui paraît plus agréable que la nôtre.

COURTISANES

Qui ont paru avec éclat dans le Monde.

CRÆSUS

Renvoyé à sa dernière heure pour juger de son bonheur.

-D-

DARIUS I, Roi de Perse.

Inscription singulière qu'il voulut qu'on gravât sur son Tombeau.

DÉMOCRITE

Caractère de ce Philosophe, comment il mourut.

DIAGORAS, Conseil que lui donna un Lacédémonien lorsque ses trois Fils furent couronnés aux Jeux Olympiques, Il meurt de joie.
Pages 55et56 manquantes.

DIOGÈNE LAËRCE

Il y a beaucoup de mensonges dans ses Vies des Philosophes.

DOLET (Étienne)

Conserve sa belle humeur, après avoir été condamné à la mort.

-E-

ELISIUS CALENTIUS, Poète de Naples.

Son caractère, épitaphe qu'il se composa lui-même.

ÉLISABETH, Reine d'Angleterre.

Son éloge, comment elle mourut.

ENCOLPE, de Pétrone.

Manière donc il voulait périr dans une tempête.

ÉPICURE

Loué.

EVREMOND (Saint)

Estime qu'il faisait de Madame Mazarin, Lettre qu'il lui écrivit pour la détourner du dessein de se retirer dans un Couvent.

La manière dont il mourut.

-F-

FEMMES

Histoire de quelques Femmes qui sont mortes en plaisantant.

Les Femmes préfèrent la beauté à l'esprit.

FONTENELLE

Loué.

Son jugement sur la mort de Caton d'Utique.

Sa Traduction des derniers Vers de l'Empereur Hadrien.

-G-

GASSENDI (Pierre)

Son éloge, ses dernières paroles.

GELAIS (Mellin de St)

Remerciement qu'il fit à son luth.

GRAMMONT (le Comte de)

Son caractère & ses dernières paroles.

-H-

HADRIEN

Vers que cet Empereur composa une heure avant que de mourir.

HENRI VIII, Roi d'Angleterre

Ses dernières paroles.

HÉROÏSME

Fausses idées qu'on en a.

HISTOIRE

Ce qui en rend la lecture dangereuse ou peu agréable aux personnes sincères.

HOBBS (Thomas)

Son caractère, épitaphe qu'il se choisit, ses dernières paroles, son faible.

HOMME

Il n'est point né pour être heureux, défauts de tous les âges de l'Homme.

Science la plus utile à l'homme.

En quoi les grands Hommes diffèrent des autres hommes.

Ils ont toujours un peu de folie.

HORACE

cité. 1, 2, 3.

HOULIÈRES (Madame des)

Vers contre la Raison.



INSCRIPTIONS

Examen de quelques inscriptions singulières.



LABERIUS, comédien.

Cité.

LAÏS, fameuse Courtisane.

Son caractère, sa mort.

Vers d'Ovide qui y font allusion.

LENCLOS (M^{elle} de)

Quelques particularités de sa Vie, discours que lui tint son père au lit de la mort.

LÉON X, Pape.

Meurt de joie.

LIMEUIL, Fille d'honneur de Catherine de Médicis.

Son caractère.

Manière dont elle mourut.

LONGOLIUS

Particularité de sa mort.

LUDOLPHE de Cologne.

Ce qu'il fit graver sur son Tombeau.

-M-

MACHIAVEL

Son caractère & quelques particularités de sa Vie.

MALHERBE

Son caractère, sa Vie écrite par Racan, sa délicatesse excessive sur la pureté de la Langue, jusqu'au lit de la mort.

Il faisait peu de cas de la Poésie.

MAROT

Épigramme de ce Poète.

MARSEILLE

Breuvage qu'on y préparait pour ceux qui voulaient mourir.

MARTHE (Sainte)

Citée.

MAYNARD

Vers qu'il avait fait mettre sur la porte de son Cabinet.

MAZARIN (la Duchesse de)

Son Histoire, manière dont elle mourut.

MÉDICIS (Laurent de)

Protecteur des beaux Esprits.

MENAGE

Vers Latins en l'honneur de Scarron.

MOLIÈRE

Vers Latins sur sa mort, son Éloge.

MOMUS

Sa plaisanterie sur la formation de l'Homme.

MONTAGNE (Michel de)

Cité.

Extrait de quelques pensées de Montagne.

MONTMORENCI (le Duc de)

Sa fermeté après avoir été condamné à la mort.

MORT

Elle est plus à souhaiter qu'à craindre.

Comparée aux Animaux sauvages.

Idée d'une mort plaisante.

Ce que les Anciens appelaient mourir délicieusement.

Quel temps est le plus avantageux pour mourir.

Auteurs qui ont fait un Recueil des personnes mortes de joie.

Ce que dit Montagne des morts plaisantes.

S'il y a de la bravoure à se donner la mort.

En quel cas il est glorieux de se tuer.

MORUS (Thomas) Chancelier d'Angleterre.

Continue à dire de bons mots après avoir entendu sa condamnation à la mort.

MOTHE LE VAYER (la)

Son dégoût pour la vie.

MURET (Antoine)

Réflexion sur une épigramme de Catulle.

-N-

NAUDÉ (Gabriel)

Cité.

-O-

OTHON (Salvius)

Histoire de cet Empereur.

OVIDE

Exilé préférable à Ovide galant.

Vers de ce Poète qui font allusion à la mort de Laïs.

-P-

PASSERAT

Son éloge, épitaphe qu'il se fit en mourant.

PATIN (Guy)

Propre à commenter Rabelais.

PATRU

Son éloge, ses dernières paroles.

PELLISSON (Paul)

Quelques particularités de sa Vie.

Sa mort.

PÉRICLÈS

Devient superstitieux sur la fin de sa Vie.

PÉTRONE

Cité.

Réflexion sur sa mort, Son caractère & son éloge.

Imitation de quelques-uns de ses Vers. [Page 55 manquante.](#)

Bon mot de Pétrone.

PEUPLE

Sa Religion est différente de celle des Rois.

PHOCION

Ses dernières paroles.

PHRYNÉ

Célèbre Courtisane.

PIERIUS VALERIANUS

Son Livre sur le malheur des gens de Lettres.

PINDARE

Ce qu'il avait demandé aux Dieux.

PLINE

Cité.

POÈTES

Sont les seuls des gens de Lettres qui ont bien parlé de la mort.

Leur peu d'utilité selon Malherbe.

POLITIEN (Ange)

Son éloge, manière dont il mourut.

PROPERCE

Élégie de ce Poète que Buchanan récita dans son lit de mort.

PYRRHON

Trait de l'indifférence que ce Philosophe avait pour la mort.

-R-

RABELAIS

Son caractère, ses dernières paroles.
Vers sur sa mort.

RACAN

Sa vie de Malherbe.

RAILLERIE

L'Art de railler finement est difficile.

RAISON

Vers de Madame des Houlières sur l'inutilité de la Raison.

RAVISIUS TEXTOR

Son Catalogue des grands Hommes qui sont morts de trop rire.

REAL (l'Abbé de St)

Cité.

RHODOPE

Réputation de cette Courtisane.

RICHELIEU (le Cardinal de)

Son habileté dans l'Art de gouverner.

ROIS

Leur condition n'est pas plus heureuse que celle de leurs Sujets.
Leur Religion est différente de celle des Peuples.

ROMAINS

Leurs flatteries envers leurs Empereurs.
Caractère de ce Peuple, ils estimaient les Héros qui se tuaient.

RONSARD

Fait des Vers pour une Maîtresse en expirant.

R*** (le Président)

Ce qu'il répondit à un Prêtre qui l'exhortait à la mort.

-S-

SANNAZAR

Traduction en Vers d'une partie d'une élégie de ce Poète.

SANTÉ

Ce que c'est.

SAVANTS

Brouillés avec la Fortune, auteurs qui ont écrit sur ce sujet.

Indifférence que plusieurs Savants ont témoignée pour la mort.

SCARRON

Vers Latins de Menage en son honneur.

SÉNÈQUE le Tragique

Vers sur le droit que les hommes ont sur leur vie.

SIRI (Victorio)

Ce qu'il dit sur la mort de la Reine Élisabeth.

SPIZELIUS (Thomas)

Son Livre sur le malheur des gens de Lettres.

SQUELETTE

Pourquoi on servit un squelette d'argent au repas de Trimalcion.

SUÉTONE

Traduction d'un endroit de la Vie de l'Empereur Othon.

Histoire qu'il rapporte d'un Sophiste qui se tua.

-T-

THOU (M. de)

Se compose une épitaphe après avoir été condamné à la mort.

TRIMALCION

Pourquoi on servit un squelette d'argent à son repas.

TSCHIRNHAUS

Ce qu'il dit en expirant.

TULLIE, fille de Cicéron.

Sa mort empoisonne tout le bonheur de son père.

-V-

VALÈRE MAXIME

Cité.

Examen d'une pensée de cet Auteur.

VANINI (Lucilio)

Brûlé à Toulouse pour Athéisme, ses dernières paroles sur le bûcher.

VESPASIEN

Caractère de cet Empereur.

VIE

Les douceurs de la Vie n'égalent pas ses amertumes.

VOLUPTÉ

En quel cas l'honnête homme ne la fuit pas.

-Y-

YVETEAUX (des)

La manière donc il mourut.

FIN

